BnF Gallica

Histoires, ou Contes du temps passé, avec des moralitez

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Perrault, Charles (1628-1703). Histoires, ou Contes du temps passé, avec des moralitez. 1697.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

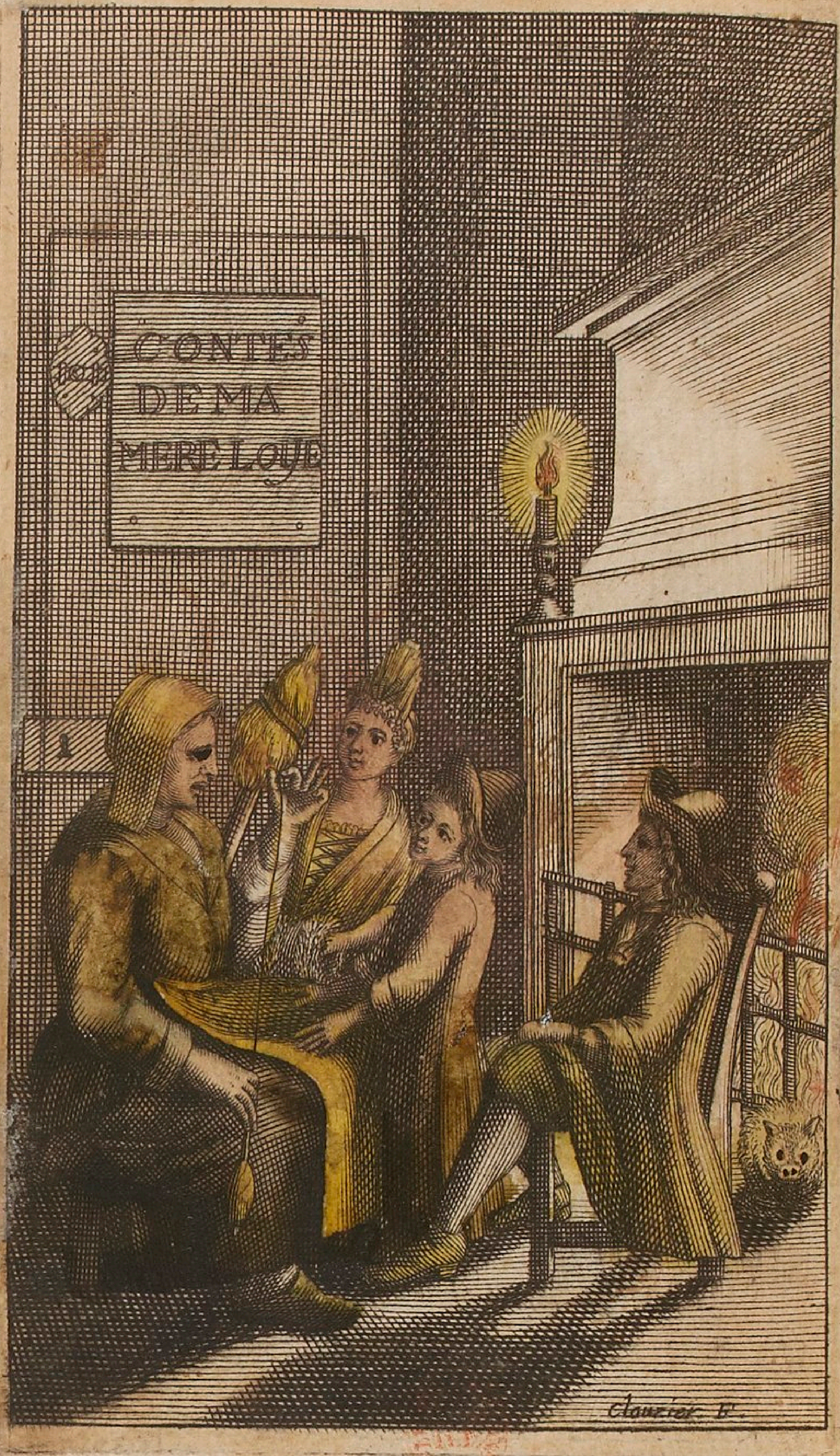
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1634

Rés. p. Y2.
263


CONTES
DE MA
MERE L'OYE
Clouzier Ex.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE
R.F.

HISTOIRES

OU

CONTES

DU TEMPS PASSE'.

Avec des Moralitez.

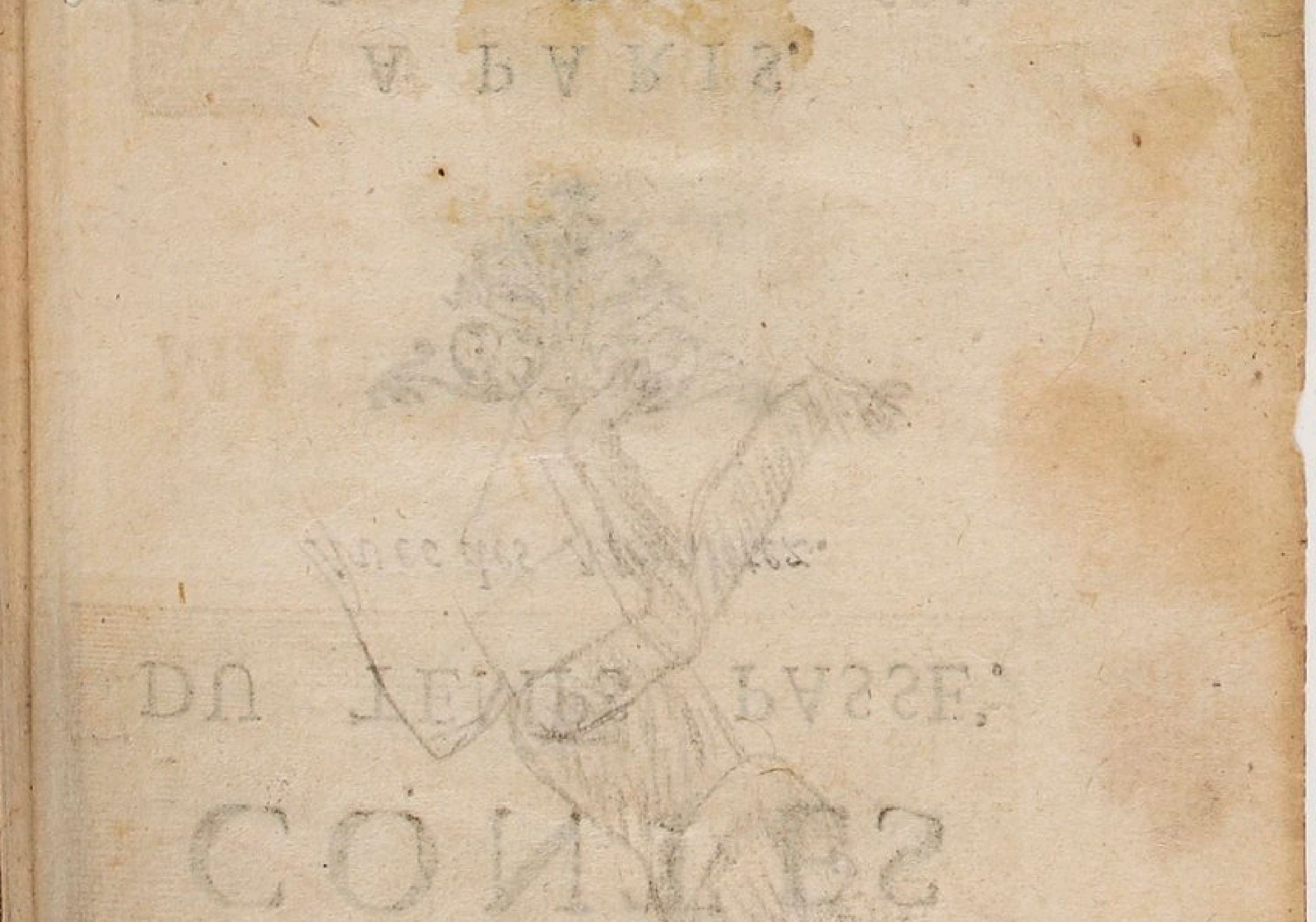
ACQUISITION
160.883

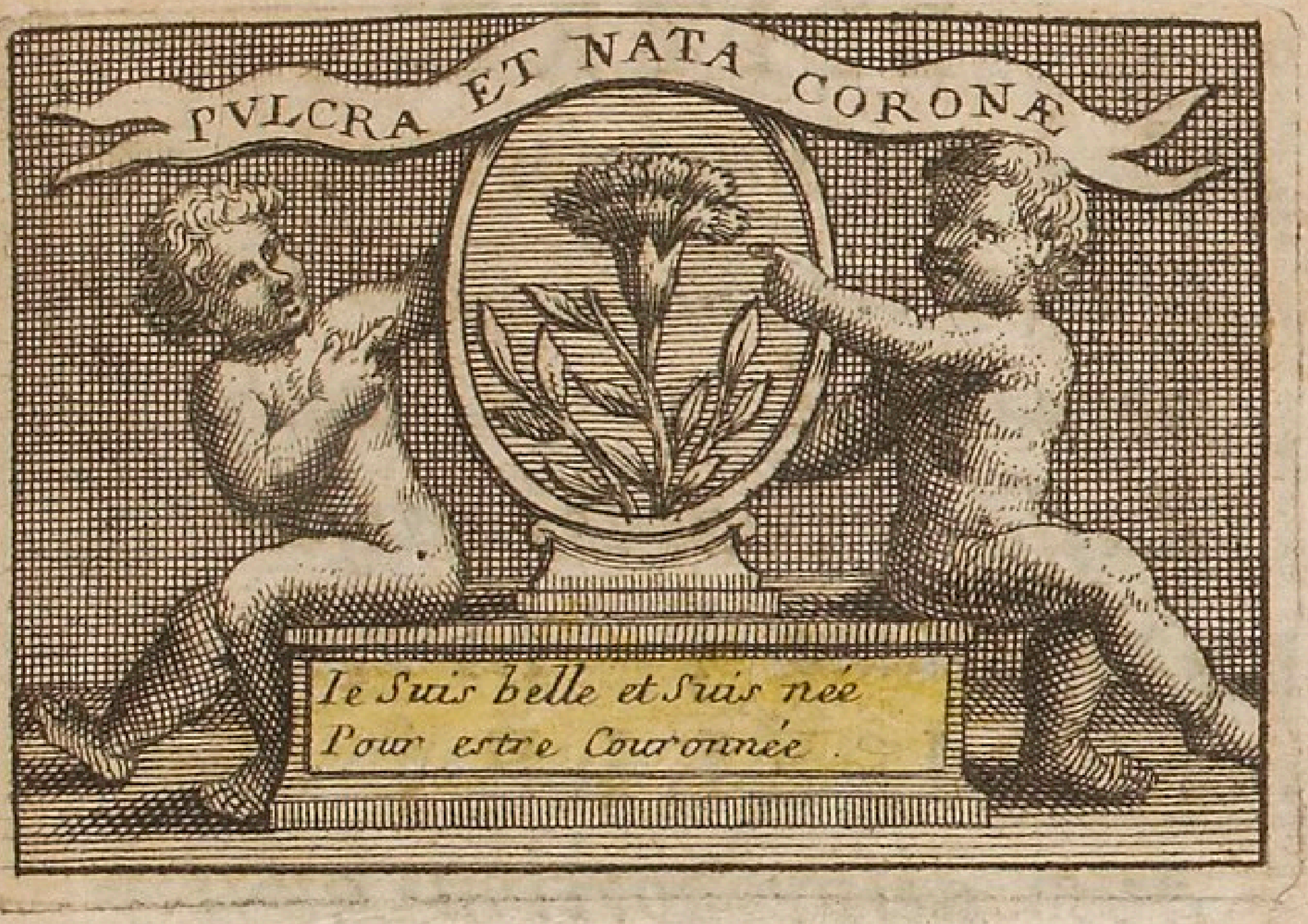
A PARIS.

Chez CLAUDE BARBIN, sur le second Peron de la Sainte-Chapelle au Palais.

Avec Privilége de Sa Majesté.

M. DC. XCVII.





A

MADEMOISELLE

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F.

MADEMOISELLE,

On ne trouvera pas étrange qu'un Enfant ait pris plai-

EPITRE.

fix à composer les Contes de ce Recüeil, mais on s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse de vous les presenter. Cependant, MADEMOISELLE, *quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces Recits, & les lumieres de vostre esprit, si on examine bien ces Contes, on verra que je ne suis pas aussi blamable que je le parois d'abord. Ils renferment tous une Morale trés-sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de*

EPITRE.

pénetration de ceux qui les liſent ; d'ailleurs comme rien ne marque tant la vaſte eſtenduë d'un eſprit, que de pouvoir s'élever en même-temps aux plus grandes choſes, & s'abaiſſer aux plus petites ; on ne ſera point ſurpris que la même Princeſſe, à qui la Nature & l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dedaigne pas de prendre plaiſir à de ſemblables bagatelles. Il eſt vray que ces Contes donnent une image de ce qui ſe paſſe dans les

moindres Familles, où la loüable impatience d'inſtruire les enfans, fait imaginer des Hiſtoires dépourveuës de raiſon, pour s'accommoder à ces mêmes enfans qui n'en ont pas encore; mais à qui convient-il mieux de connoître comment vivent les Peuples, qu'aux Perſonnes que le Ciel deſtine à les conduire?

Le deſir de cette connoiſſance à pouſſé des Heros, & même des Heros de voſtre Race, juſque dans des huttes & des cabanes, pour y voir de

EPITRE.

prés & par eux-mêmes ce qui s'y paſſoit de plus particuler : Cette connoiſſance leur ayant paru neceſſaire pour leur parfaite inſtruction. Quoi qu'il en ſoit ,

MADEMOISELLE,

Pouvois-je mieux choiſir pour
rendre vrai-ſemblable,

Ce que la Fable à d'in-
croyable ?

Et jamais Fée au tems jadis
Fit elle à jeune Créature,
Plus de dons , & de dons
exquis,
Que vous en à fait la Na-
ture.

EPITRE.

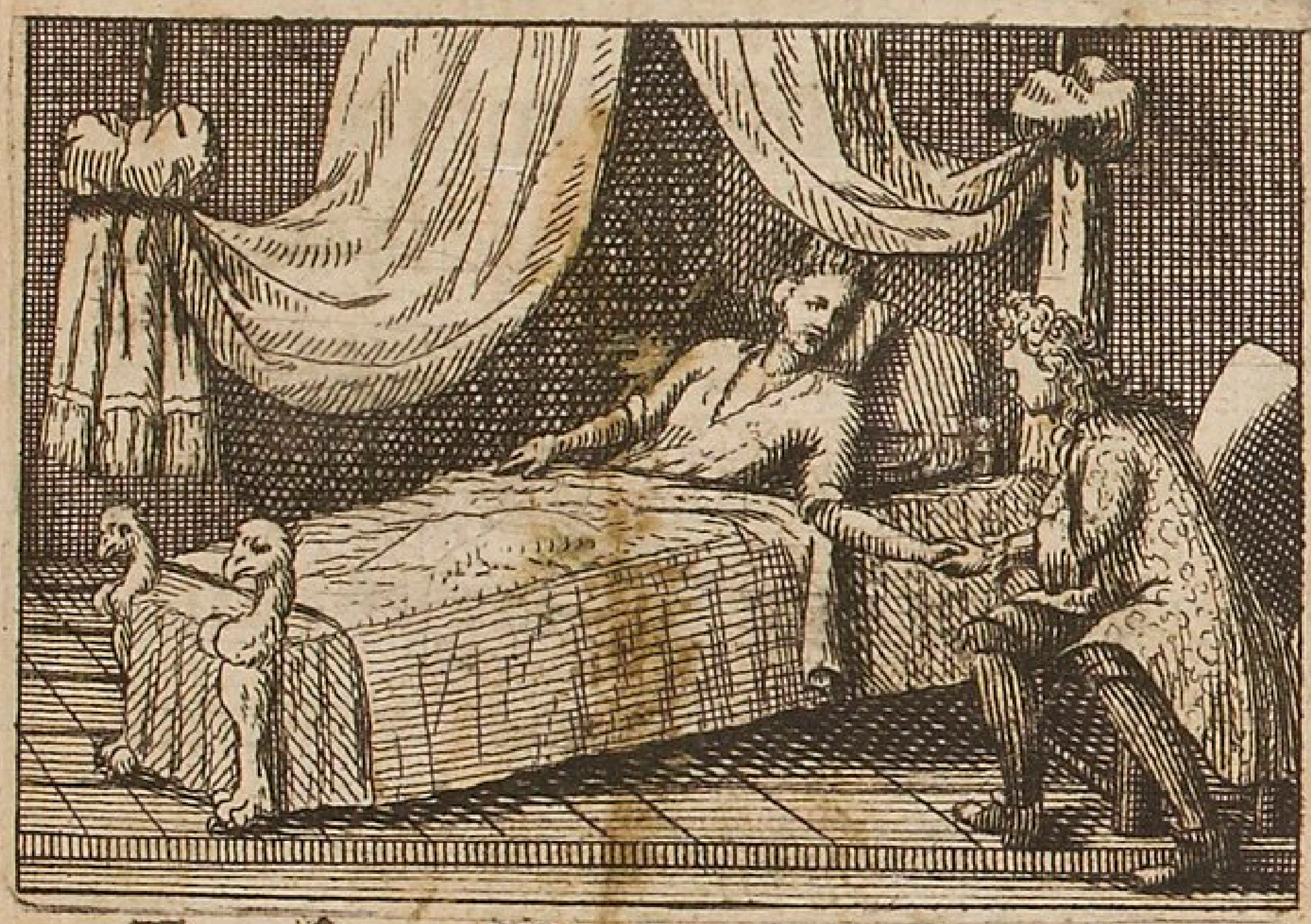
Je suis avec un trés pro fond respect,

MADEMOISELLE,

De Vôtre Alteſſe

Royale.

Le trés-humble & trés-
obeiſſant ſerviteur,
P. DARMANCOUR.



LA BELLE AU BOIS DORMANT.

CONTE.

IL estoit une fois un Roi & une Reine, qui estoient si faschez de n'a-

voir point d'enfans, ſi faſchez qu'on ne ſçauroit dire. Ils allerent à tou-tes les eaux du monde, vœux, pelerinages, me-nuës devotions; tout fut mis en œuvre, & rien n'y faiſoit: Enfin pourtant la Reine devint groſſe, & accoucha d'une fille: on fit un beau Bapteſme; on donna pour Maraines à la petite Princeſſe tou-tes les Fées qu'on puſt trouver dans le Païs, (il s'en trouva ſept,) afin que chacune d'elles luy

faisant un don, comme c'estoit la coustume des Fées en ce temps-là, la Princesse eust par ce moyen toutes les perfections imaginables. Aprés les ceremonies du Baptesme toute la compagnie revint au Palais du Roi, où il y avoit un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un estui d'or massif, où il y avoit une cuillier, une fourchette, & un couteau

de fin or, garni de diamants & de rubis. Mais comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'estoit sortie d'une Tour, & qu'on la croyoit morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un estuy d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit

fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la mépriſoit, & grommela quelques menaces entre ſes dents: Une des jeunes Fées qui ſe trouva auprés d'elle, l'entendit, & jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite Princeſſe, alla dés qu'on fut ſorti de table, ſe cacher derriere la tapiſſerie, afin de parler la derniere, & de pouvoir reparer autant qu'il lui ſeroit poſſible le mal

que la vieille auroit fait. Cependant les Fées commencerent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle seroit la plus belle personne du monde, celle d'aprés qu'elle auroit de l'esprit comme un Ange, la troisiéme qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit, la quatriéme qu'elle danseroit parfaitement bien, la cinquiéme qu'elle chanteroit comme un Rossignol,

& la ſixiéme qu'elle joue-
roit de toutes ſortes d'in-
ſtrumens dans la dernie-
re perfection. Le rang
de la vieille Fée eſtant
venu, elle dit en bran-
lant la teſte, encore plus
de dépit que de vieilleſſe,
que la Princeſſe ſe perce-
roit la main d'un fuſeau,
& qu'elle en mourroit.
Ce terrible don fit fre-
mir toute la compagnie,
& il n'y euſt perſonne qui
ne pleurât. Dans ce mo-
ment la jeune Fée ſortit
de derriere la tapiſſerie,

& dit tout haut ces paroles : Raſſurez-vous. Roi & Reine, voſtre fille n'en mourra pas: il eſt vrai que je n'ay pas aſſez de puiſſance pour défaire entierement ce que mon ancienne a fait. La Princeſſe ſe percera la main d'un fuſeau, mais au lieu d'en mourir, elle tombera ſeulement dans un profond ſommeil qui durera cent ans, au bout deſquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi pour tâcher d'éviter

le malheur annoncé par la vieille, fit publier auſſi toſt un Edit, par lequel il deffendoit à toutes perſonnes de filer au fuſeau, ny d'avoir des fuſeaux chez ſoy ſur peine de la vie. Au bout de quinze ou ſeize ans, le Roi & la Reine eſtant allez à une de leurs Maiſons de plaiſance, il arriva que la jeune Princeſſe courant un jour dans le Château, & montant de chambre en chambre, alla juſqu'au haut d'un

Donjon dansun petit gal-
letas, où une bonne Vieil-
le estoit seule à filer sa
quenoüille. Cette bonne
femme n'avoit point ouï
parler des deffenses que
le Roi avoit faites de filer
au fuseau. / Que faites-
vous-là, ma bonne fem-
me, dit la Princesse, je
file, ma belle enfant,
luy répondit la vieille qui
ne la connoissoit pas. Ha!
que cela est joli, reprit
la Princesse, comment
faites-vous? donnez-moy
que je voye si j'en ferois

bien autant. Elle n'euſt pas plutoſt pris le fuſeau, que comme elle eſtoit fort vive, un peu eſtourdie, & que d'ailleurs l'Arreſt des Fées l'ordonnoit ainſi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille bien embarraſſée, crie au ſecours: on vient de tous coſtez, on jette de l'eau au viſage de la Princeſſe, on la délaſſe, on luy frappe dans les mains, on luy frotte les temples avec de l'eau de la Reine

de Hongrie ; mais rien ne la faiſoit revenir. A-lors le Roi, qui eſtoit monté au bruit, ſe ſouvint de la prédiction des Fées, & qui jugea bien qu'il falloit que cela arrivaſt, puiſque les Fées l'avoient dit, fit mettre la Princeſſe dans le plus bel appartement du Palais, ſur un lit en broderie d'or & d'argent ; on eut dit d'un Ange, tant elle eſtoit belle ; car ſon évanoüiſſement n'avoit pas oſté les couleurs vi-

ves de ſon teint : ſes jouës eſtoient incarnates, & ſes levres comme du corail : elle avoit ſeulement les yeux fermez, mais on l'entendoit reſpirer doucement, ce qui faiſoit voir qu'elle n'eſtoit pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laiſſaſt dormir en repos, juſqu'à ce que ſon heure de ſe réveiller fuſt venuë. La bonne Fée qui luy avoit ſauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, eſtoit dans le Royaume

de Mataquin, à douze mille lieuës de-là lors que l'accident arriva à la Princesse; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avoit des bottes de sept lieuës, (c'estoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieuës d'une seule enjambée.) La Fée partit aussi-tost, & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traisné par des dragons. Le Roi luy alla presenter la main à

la deſcente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait, mais comme elle eſtoit grandement prévoyante, elle penſa que quand la Princeſſe viendroit à ſe réveiller, elle ſeroit bien embaraſſée toute ſeule dans ce vieux Château : voicy ce qu'elle fit. Elle toucha de ſa baguette tout ce qui eſtoit dans ce Chaſteau, (hors le Roi & la Reine) Gouvernantes, Filles-d'Honneur, Femmes-

de-Chambre, Gentils-Hommes, Officiers, Maiſtres-d'Hoſtel, Cuiſiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suiſſes, Pages, Valets-de-pied; elle toucha auſſi tous les chevaux qui eſtoient dans les Ecuries avec les Palfreniers, les gros mâtins de baſſe-cour, & la petite Pouffe, petite chienne de la Princeſſe, qui eſtoit auprés d'elle ſur ſon lit. Dés qu'elle les euſt touchez, ils s'endormirent tous, pour ne

ſe

se réveiller qu'en même temps que leur Maistresse, afin d'estre tous prests à la servir quand elle en auroit besoin: les broches mêmes qui estoient au feu toutes pleines de perdrix & de faizans s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment; les Fées n'estoient pas longues à leur besogne. Alors le Roi & la Reine aprés avoir baisé leur cher enfant sans qu'elle s'éveillast, sortirent du Chasteau, & firent publier des deffenses à qui

que ce ſoit d'en approcher. Ces deffenſes n'eſtoient pas neceſſaires, car il crut dans un quart-d'heure tout au tour du parc une ſi grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelaſſées les unes dans les autres, que beſte ny homme n'y auroit pu paſſer : en ſorte qu'on ne voyoit plus que le haut des Tours du Chaſteau, encore n'eſtoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'euſt encore

fait là un tour de ſon mê-
tier, afin que la Princeſſe
pendant qu'elle dormiroit,
n'euſt rien à craindre des
Curieux.

Au bout de cent ans,
le Fils du Roi qui regnoit
alors, & qui eſtoit d'une
autre famille que la Prin-
ceſſe endormie, eſtant
allé à la chaſſe de ce coſté-
là, demanda ce que c'eſ-
toit que des Tours qu'il
voyoit au deſſus d'un
grand bois fort épais,
chacun luy répondit ſe-
lon qu'il en avoit ouï

parler. Les uns disoient que c'estoit un vieux Château où il revenoit des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de la Contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion estoit qu'un Ogre y demeuroit, & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise, & sans qu'on le pust suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne sçavoit qu'en croire,

lors qu'un vieux Payſan prit la parole, & luy dit : Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ay ouï dire à mon pere, qu'il y avoit dans ce Chaſteau une Princeſſe, la plus belle qu'on euſt ſçu voir; qu'elle y devoit dormir cent ans, & qu'elle ſeroit réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle eſtoit reſervée. Le jeune Prince à ce diſcours ſe ſentit tout de feu ; il crut ſans balancer qu'il mettroit fin à une ſi belle aventure ; & pouſſé par l'a-

mour & par la gloire, il reſolut de voir ſur le champ ce qui en eſtoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces, & ces épines s'écarterent d'elles meſmes pour le laiſſer paſſer : il marche vers le Chaſteau qu'il voyoit au bout d'une grande avenuë où il entra, & ce qui le ſurprit un peu, il vit que perſonne de ſes gens ne l'avoient pu ſuivre, parce que les arbres s'eſtoient rapprochez dés qu'il avoit eſté paſſé. Il

ne laiſſa pas de continuer ſon chemin : un Prince jeune & amoureux eſt toûjours vaillant. Il entra dans une grande avancour où tout ce qu'il vit d'abord eſtoit capable de le glacer de crainte : c'eſtoit un ſilence affreux, l'image de la mort s'y preſentoit par tout, & ce n'eſtoit que des corps étendus d'hommes & d'animaux, qui paroiſſoient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonnez, & à la face vermeille des Suiſſes,

qu'ils n'eſtoient qu'endormis, & leurs taſſes où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient aſſez qu'ils s'eſtoient endormis en beuvant. Il paſſe une grande cour pavée de marbre, il monte l'eſcalier, il entre dans la ſalle des Gardes qui eſtoient rangez en haye, la carabine ſur l'épaule, & ronflans de leur mieux. Il traverſe pluſieurs chambres pleines de Gentilshommes & de Dames, dormans tous, les uns de bout,

bout, les autres assis ; il entre dans une chambre toute dorée, & il vit sur un lit, dont les rideaux estoient ouverts de tous côtez, le plus beau spectacle qu'il eut jamais veu : Une Princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant, & se mit à genoux auprés d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement estoit venuë,

la Princeſſe s'éveilla; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une premiere veuë ne ſembloit le permettre; eſt ce vous, mon Prince, luy dit-elle, vous vous eſtes bien fait attendre. Le Prince charmé de ces paroles, & plus encore de la maniere dont elles eſtoient dites, ne ſçavoit comment luy témoigner ſa joye & ſa reconnoiſſance; il l'aſſura qu'il l'aimoit plus que luy-meſme. Ses diſcours furent mal rangez, ils en plurent davan-

tage, peu d'eloquence, beaucoup d'amour : Il eſtoit plus embaraſſé qu'elle ; & l'on ne doit pas s'en eſtonner ; elle avoit eu le temps de ſonger à ce qu'elle auroit à luy dire ; car il y a apparence, (l'Hiſtoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée pendant un ſi long ſommeil, luy avoit procuré le plaiſir des ſonges agreables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils ſe parloient, & ils ne s'eſtoient pas encore dit la moitié

des choſes qu'ils avoient à ſe dire.

Cependant tout le Palais s'eſtoit réveillé avec la Princeſſe; chacun ſongeoit à faire ſa charge, & comme ils n'eſtoient pas tous amoureux, ils mourroient de faim; la Dame d'honneur preſſée comme les autres, s'impatienta, & dit tout haut à la Princeſſe que la viande eſtoit ſervie. Le Prince aida à la Princeſſe à ſe lever; elle eſtoit tout habillée & fort magnifiquement; mais il

se garda bien de luy dire qu'elle estoit habillée comme ma mere-grand, & qu'elle avoit un collet monté, elle n'en estoit pas moins belle. Ils passerent dans un Salon de miroirs, & y souperent, servis par les Officiers de la Princesse; les Violons & les Hautbois joüerent de vieilles pieces, mais excellentes, quoy qu'il y eut prés de cent ans qu'on ne les joüast plus; & aprés soupé sans perdre de temps, le grand Aumosnier les ma-

ria dans la Chapelle du Chaſteau, & la Dame-d'honneur leur tira le rideau : ils dormirent peu, la Princeſſe n'en avoit pas grand beſoin, & le Prince la quitta dés le matin pour retourner à la Ville, où ſon Pere devoit eſtre en peine de luy : le Prince luy dit, qu'en chaſſant il s'eſtoit perdu dans la foreſt, & qu'il avoit couché dans la hutte d'un Charbonnier, qui luy avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le Roi ſon pere qui

eſtoit bon-homme, le crut, mais ſa Mere n'en fut pas bien perſuadée, & voyant qu'il alloit preſque tous les jours à la chaſſe, & qu'il avoit toûjours une raiſon en main pour s'excuſer, quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'y eut quelque amourette : car il vêcut avec la Princeſſe plus de deux ans entiers, & en eut deux enfans, dont le premier qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, & le ſecond un

fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paroissoit encore plus beau que sa sœur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit se contenter dans la vie, mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret; il la craignoit quoy qu'il l'aimast, car elle estoit de race Ogresse, & le Roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens; on disoit même tout bas à la Cour qu'elle avoit les inclinations des Ogres, &

qu'en voyant paſſer de petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à ſe retenir de ſe jetter ſur eux ; ainſi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roy fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il ſe vit le maiſtre, il declara publiquement ſon Mariage, & alla en grande ceremonie querir la Reine ſa femme dans ſon Chaſteau. On luy fit une enrrée magnifique dans la Ville Capitale, où elle entra au mi-

lieu de ſes deux enfans. Quelque temps aprés le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte ſon voiſin. Il laiſſa la Regence du Royaume à la Reine ſa mere, & luy recommanda fort ſa femme & ſes enfans : il devoit eſtre à la guerre tout l'Eſté, & dés qu'il fut parti, la Reine-Mere envoya ſa Bru & ſes enfans à une maiſon de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aiſement aſſouvir ſon horrible envie. Elle y alla quel-

ques jours aprés, & dit un ſoir à ſon Maiſtre-d'Hôtel, je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! Madame, dit le Maître d'Hoſtel, je le veux, dit la Reine (& elle le dit d'un ton d'Ogreſſe, qui a envie de manger de la chaire fraiſche) & je la veux manger à la Sauſſe-robert. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne falloit pas ſe jouër à une Ogreſſe, prit ſon grand couſteau, & monta à la chambre de la petite Aurore: elle avoit

pour lors quatre ans, & vint en ſautant & en riant ſe jetter à ſon col, & à luy demander du bon bon. Il ſe mit à pleurer, le couteau luy tomba des mains, & il alla dans la baſſe cour couper la gorge à un petit agneau, & luy fit une ſi bonne ſauſſe, que ſa Maîtreſſe l'aſſura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de ſi bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, & l'avoit donnée à ſa femme pour la cacher, dans le logement qu'elle

avoit au fond de la baſſe-cour. Huit jours aprés la méchante Reine dit à ſon Maiſtre-d'Hoſtel, je veux manger à mon ſouper le petit Jour: il ne repliqua pas, reſolu de la tromper comme l'autrefois ; il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faiſoit des armes avec un gros Singe, il n'avoit pourtant que trois ans: il le porta à ſa femme qui le cacha avec la petite Aurore, & donna à la place du petit Jour, un petit

chevreau fort tendre, que l'Ogreſſe trouva admirablement bon.

Cela eſtoit fort bien allé juſques-là, mais un ſoir cette méchante Reine dit au Maiſtre-d'Hoſtel, je veux manger la Reine à la même ſauſſe que ſes enfans. Ce fut alors que le pauvre Maiſtre-d'Hoſtel deſeſpera de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avoit vingt ans paſſez, ſans compter les cent ans qu'elle avoit dormi: ſa peau eſtoit un peu dure,

quoyque belle & blanche ; & le moyen de trouver dans la Menagerie une beſte auſſi dure que cela : il prit la reſolution pour ſauver ſa vie, de couper la gorge à la Reine, & monta dans ſa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois; il s'excitoit à la fureur, & entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune Reine : il ne voulut pourtant point la ſurprendre, & il lui dit avec beaucoup de reſpect, l'ordre qu'il avoit

receu de la Reine-Mere. Faites, faites, luy dit-elle, en luy tendant le col; executez l'ordre qu'on vous a donné, j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ay tant aimez: elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevez ſans luy rien dire. Non, non, Madame, luy répondit le pauvre Maiſtre-d'Hoſtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laiſſerez pas d'aller revoir vos chers enfans, mais ce ſera chez moy où je les ay cachez,

& je tromperay encore la Reine, en luy faisant manger une jeune biche en vostre place. Il la mena aussi-tost à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfans & pleurer avec eux : il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à son soupé, avec le mesme appetit que si c'eut esté la jeune Reine : elle estoit bien contente de sa cruauté, & elle se preparoit à dire au Roi à son retour, que les loups enragez avoient mangez la Reine

ſa femme & ſes deux enfans.

Un ſoir qu'elle rodoit à ſon ordinaire dans les cours & baſſe cours du Chaſteau pour y halener quelque viande fraiſche, elle entendit dans une ſale baſſe le petit Jour qui pleuroit, parce que la Reine ſa mere le vouloit faire fouëtter, à cauſe qu'il avoit eſté méchant, & elle entendit auſſi la petite Aurore qui demandoit pardon pour ſon frere. L'Ogreſſe reconnut la voix de la Reine

& de ſes enfans, & furieuſe d'avoir eſté trompée, elle commande dés le lendemain au matin, avec une voix épouvantable, qui faiſoit trembler tout le monde, qu'on apportaſt au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapaux, de viperes, de couleuvres & de ſerpens, pour y faire jetter la Reine, & ſes enfans, le Maiſtre-d'Hoſtel, ſa femme & ſa ſervante : elle avoit donné ordre de les amener les mains liées der-

riere le dos. Ils estoient là, & les bourreaux se preparoient à les jetter dans la cuve, lorsque le Roi qu'on n'attendoit pas sitost, entra dans la cour à cheval ; il estoit venu en poste, & demanda tout estonné ce que vouloit dire cet horrible spectacle ; personne n'osoit l'en instruire, quand l'Ogresse enragée de voir ce qu'elle voyoit, se jetta elle-mesme la teste la premiere dans la cuve, & fut devorée en un instant par les vilaines bestes qu'-

elle y avoit fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en estre fâché, elle estoit sa mere, mais il s'en consola bientost avec sa belle femme & ses enfans.

MORALITE'.

ATendre quelque temps pour avoir un Epoux,
Riche, bien-fait, galant & doux,
La chose est assez naturelle,
Mais l'attendre cent ans & toûjours en dormant,
On ne trouve plus de femelle,
Qui dormist si tranquillement.

La Fable semble encore vouloir nous
faire entendre,
Que souvent de l'Hymen les agreables nœuds,
Pour estre differez n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre;
Mais le sexe avec tant d'ardeur,
Aspire à la foy conjugale,
Que je n'ay pas la force ny le cœur,
De luy prescher cette morale.

PETIT CHAPERON ROUGE.

CONTE.

IL estoit une fois une petite fille de Vilage, la plus jolie qu'on eut sçû voir;

sa mere en estoit folle, & sa mere grand plus folle encore. Cette bonne femme luy fit faire un petit chaperon rouge, qui luy seïoit si bien, que par tout on l'appelloit le Petit chaperon rouge.

Un jour sa mere ayant cui & fait des galetes, luy dit, va voir comme se porte ta mere-grand, car on m'a dit quelle estoit malade, portes luy une galette & ce petit pot de beure. Le petit chaperon rouge partit aussi-tost pour aller chez

chez ſa mere-grand, qui demeuroit dans un autre Village. En paſſant dans un bois elle rencontra compere le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'oſa, à cauſe de quelques bucherons qui eſtoient dans la Foreſt. Il luy demanda où elle alloit; la pauvre enfant qui ne ſçavoit pas qu'il eſt dangereux de s'arreſter à écouter un Loup, luy dit, je vais voir ma Mere-grand, & luy porter une galette avec un petit pot

de beurre que ma Mere luy envoye. Demeure-t-elle bien loin, luy dit le Loup? Oh ouy, dit le petit chaperon rouge, c'eſt par de-là le Moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la premiere maiſon du Village. Et bien, dit le Loup, je veux l'aller voir auſſi; je m'y en vais par ce chemin icy, & toy par ce chemin-là, & nous verrons à qui plutoſt y ſera. Le Loup ſe mit à courir de toute ſa force par le chemin qui eſtoit le plus

court, & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à ceuïllir des noisettes, à courir aprés des papillons, & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la Mere-grand, il heurte: Toc, toc, qui est-là? C'est vostre fille le petit chaperon rouge, dit le Loup, en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galete, & un petit pot de beurre que ma Mere

vous envoye. La bonne Mere-grand qui estoit dans son lit à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, luy cria, tire la chevillette, la bobinette chera, le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il se jetta sur la bonne femme, & la devora en moins de rien; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, & s'alla coucher dans le lit de la Mere-grand, en attendant le petit chaperon rouge, qui quelque temps

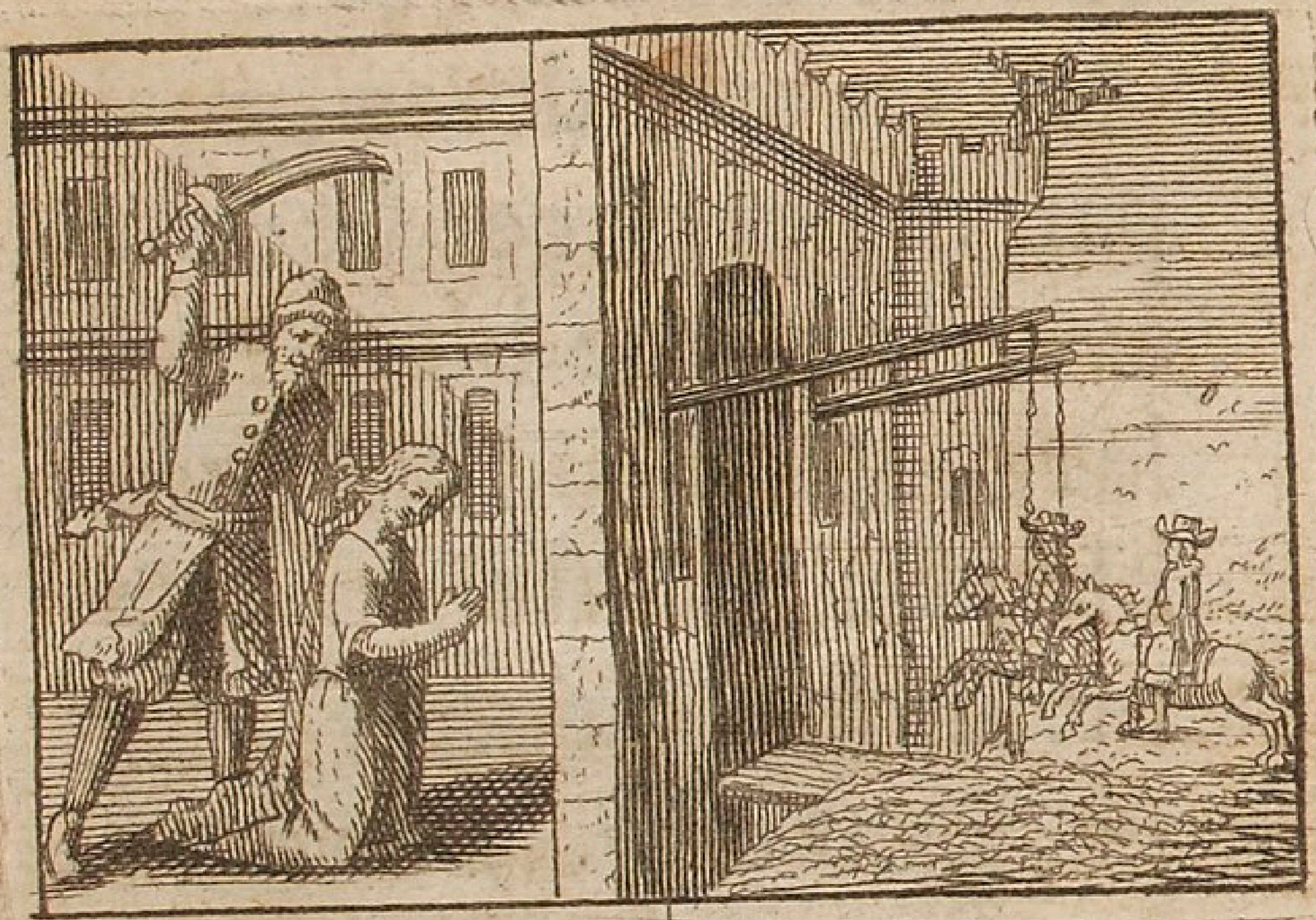
aprés vint heurter à la porte. Toc, toc : qui eſt-là ? Le petit chaperon rouge qui entendit la groſſe voix du Loup, eut peur d'abord, mais croyant que ſa mere-grand eſtoit enrhumée, répondit, c'eſt voſtre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma Mere vous envoye. Le Loup luy cria, en adouciſſant un peu ſa voix ; tire la chevillette, la bobinette chera. Le petit chaperon rouge tira la

chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, luy dit en se cachant dans le lit sous la couverture : mets la galette & le petit pot de beurre sur la huche, & viens te coucher avec moy. Le petit chaperon rouge se deshabille, & va se mettre dans le lit, où elle fut bien estonnée de voir comment sa Mere-grand estoit faite en son deshabillé, elle luy dit ; ma mere-grand que vous avez de grands bras ! c'est pour mieux t'embrasser,

ma fille : ma mere-grand que vous avez de grandes jambes ! c'eſt pour mieux courir mon enfant : ma mere-grand que vousavez de grandes oreilles ! c'eſt pour mieux écouter mon enfant. Ma mere-grand que vous avez de grands yeux ! c'eſt pour mieux voir , mon enfant. Ma mere-grand que vous avez de grandes dens ! c'eſt pour te manger. Et en diſant ces mots , ce méchant loup ſe jetta ſur le petit chaperon rouge , & la mangea.

MORALITE'.

ON voit icy que de jeunes enfans,
Sur tout de jeunes filles,
Belles, bien faites, & gentilles,
Font tres-mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose estrange,
S'il en est tant que le loup mange.
Ie dis le loup, car tous les loups;
Ne sont pas de la même sorte;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel & sans courroux,
Qui privez, complaisans & doux
Suivent les jeunes Demoiselles,
Iusque dans les maisons, jusque dans les ruelles;
Mais helas! qui ne sçait que ces loups doucereux,
De tous les loups sont les plus dangereux.



LA BARBE BLEVE.

IL estoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la Ville & à la

Campagne, de la vaiſſelle d'or & d'argent, des meubles en broderie, & des caroſſes tout dorez; mais par malheur cet homme avoit la Barbe-bleüe: cela le rendoit ſi laid & ſi terrible, qu'il n'eſtoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant luy. Une de ſes Voiſines, Dame de qualité avoit deux filles parfaitement belles. Il luy en demanda une en Mariage, en luy laiſſant le choix de celle qu'elle voudroit luy

donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & ſe le renvoyoient l'une à l'autre, ne pouvant ſe reſoudre à prendre un homme qui eut la barbe bleüe. Ce qui les degoûtoit encore, c'eſt qu'il avoit déja épouſé pluſieurs femmes, & qu'on ne ſçavoit ce que ces femmes eſtoient devenuës. La Barbe bleuë pour faire connoiſſance, les mena avec leur mere, & trois ou quatre de leur meilleures amies, & quel-

ques jeunes gens du voiſinage, à une de ſes maiſons de Campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'eſtoit que promenades, que partis de chaſſe & de peſche, que danſe & feſtins, que collations: on ne dormoit point, & on paſſoit toute la nuit à ſe faire des malices les uns aux autres: enfin tout alla ſi bien, que la cadette commença à trouver que le Maiſtre du logis n'avoit plus la barbe ſi bleüe, &

que c'eſtoit un fort honneſte homme. Dés qu'on fuſt de retour à la Ville, le Mariage ſe conclut. Au bout d'un mois la Barbe bleüe dit à ſa femme qu'il eſtoit obligé de faire un voyage en Province, de ſix ſemaines au moins, pour une affaire de conſequence; qu'il la prioit de ſe bien divertir pendant ſon abſence, qu'elle fit venir ſes bonnes amies, qu'elle les menaſt à la Campagne ſi elle vouloit, que par tout elle fit bonne chere:

Voilà, luy dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles, voilà celles de la vaiſſelle d'or & d'argent qui ne ſert pas tous les jours, voilà celles de mes coffres forts, où eſt mon or & mon argent, celles des caſſettes où ſont mes pierreries, & voilà le paſſe-par tout de tous les appartemens : pour cette petite clef-cy, c'eſt la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez par tout,

mais pour ce petit cabinet je vous deffens d'y entrer, & je vous le deffens de telle ſorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colere. Elle promit d'obſerver exactement tout ce qui luy venoit d'eſtre ordonné : & luy, aprés l'avoir embraſſée, il monte dans ſon caroſſe, & part pour ſon voyage. Les voiſines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyaſt querir pour aller chez la

jeune Mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richeſſes de ſa Maiſon, n'ayant oſé y venir pendant que le Mari y eſtoit, à cauſe de ſa Barbe bleuë qui leur faiſoit peur. Les voilà auſſi-toſt à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles monterent enſuite aux gardemeubles, où elles ne pouvoient aſſez admirer le nombre & la beauté

beauté des rapiſſeries, des lits, des ſophas, des cabinets, des gueridons, des tables & des miroirs, où l'on ſe voyoit depuis les pieds juſqu'à la teſte, & dont les bordures les unes de glace, les autres d'argent, & de vermeil doré, eſtoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eut jamais veuës : Elles ne ceſſoient d'exagerer & d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne ſe divertiſſoit point à voir toutes ces richeſſes,

à cauſe de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut ſi preſſée de ſa curioſité, que ſans conſiderer qu'il eſtoit malhonneſte de quitter ſa compagnie, elle y deſcendit par un petit eſcalier dérobé, & avec tant de precipitation, qu'elle penſa ſe rompre le cou deux ou trois fois. Eſtant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arreſta quelque temps, ſongeant à la deffenſe que ſon Mari luy

avoit faite, & conſiderant qu'il pourroit luy arriver malheur d'avoir eſté deſobeïſſante ; mais la tentation eſtoit ſi forte qu'elle ne put la ſurmonter : elle prit donc la petite clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les feneſtres eſtoient fermées ; aprés quelques momens elle commença à voir que le plancher eſtoit tout couvert de ſang caillé, dans lequel ſe miroient les corps de pluſieurs femmes

mortes, & attachées le long des murs. (C'estoit toutes les femmes que la Barbe bleuë avoit épousées & qu'il avoit égorgées l'une aprés l'autre.) Elle pensa mourir de peur, & la clef du cabinet qu'elle venoit de retirer de la serrure luy tomba de la main: aprés avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, & monta à sa chambre pour se remettre un peu, mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle estoit é-

meuë. Ayant remarqué que la clef du cabinet eſtoit tachée de ſang, elle l'eſſuia deux ou trois fois, mais le ſang ne s'en alloit point; elle eut beau la laver, & meſme la frotter avec du ſablon & avec du grais, il y demeura toûjours du ſang, car la clef eſtoit Fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait: quand on oſtoit le ſang d'un coſté, il revenoit de l'autre. La Barbe-bleuë revint de ſon voyage dés le ſoir meſme,

& dit qu'il avoit receu des Lettres dans le chemin, qui luy avoient appris que l'affaire pour laquelle il eſtoit parti, venoit d'eſtre terminée à ſon avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour luy témoigner qu'elle eſtoit ravie de ſon prompt retour. Le lendemain il luy redemanda les clefs, & elle les luy donna, mais d'une main ſi tremblante, qu'il devina ſans peine tout ce qui s'eſtoit paſſé. D'où vient, luy dit-il, que la clef du cabinet

n'eſt point avec les autres: il faut, dit elle, que je l'aye laiſſée là haut ſur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleuë de me la donner tantoſt; aprés pluſieurs remiſes il falut apporter la clef. La Barbe bleuë l'ayant conſiderée, dit à ſa femme, pourquoy y a-t-il du ſang ſur cette clef? je n'en ſçais rien, répondit la pauvre femme, plus paſle que la mort: Vous n'en ſçavez rien, reprit la Barbe bleuë, je le ſçay bien moy, vous avez

voulu entrer dans le cabinet ? Hé bien, Madame, vous y entrerez, & irez prendre voſtre place auprés des Dames que vous y avez veuës. Elle ſe jetta aux pieds de ſon Mari, en pleurant & en luy demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas eſté obeïſſante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle eſtoit; mais la Barbe bleuë avoit un cœur plus dur qu'un rocher : Il faut mourir, Madame,

Madame, luy dit il, & toute à l'heure. Puis qu'il faut mourir, répondit elle, en le regardant les yeux baignez de larmes, donnez moy un peu de tems pour prier Dieu. Je vous donne un demy-quart-heure, reprit la Barbe bleüe, mais pas un moment davantage. Lors qu'elle fut ſeule, elle appella ſa ſœur, & luy dit, ma ſœur Anne, car elle s'appelloit ainſi, monte je te prie ſur le haut de la Tour, pour voir ſi mes freres ne viennent point,

ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'huy, & ſi tu les vois, fais leur ſigne de ſe hâter. La ſœur Anne monta ſur le haut de la Tour, & la pauvre affligée luy crioit de temps en temps, *Anne, ma ſœur Anne, ne vois tu rien venir.* Et la ſœur Anne luy répondoit, *je ne vois rien que le Soleil qui poudroye, & l'herbe qui verdoye.* Cependant la Barbe bleüe tenant un grand coutelas à ſa main, crioit de toute ſa force à ſa femme, deſcens

viſte, où je monteray là-haut. Encore un moment s'il vous plait, luy répondit ſa femme, & auſſi-toſt elle crioit tout bas. *Anne, ma ſœur Anne, ne vois tu rien venir*, & la ſœur Anne, répondoit, *je ne voy rien que le Soleil qui poudroye & l'herbe qui verdoye.* Deſcens donc viſte, crioit la Barbe bleuë, où je monteray la haut. Je m'en vais, répondoit ſa femme, & puis elle crioit *Anne, ma ſœur Anne, ne voy tu rien venir.* Je vois,

répondit la ſœur Anne, une groſſe pouſſiere qui vient de ce coſté-cy. Sont-ce mes freres? Helas, non, ma ſœur, c'eſt un Troupeau de Mourons. Ne veus tu pas deſcendre, crioit la Barbe bleuë. Encore un moment répondoit ſa femme, & puis elle crioit, *Anne, ma ſœur Anne, ne vois tu rien venir.* Je vois, répondit-elle, deux Cavaliers qui viennent de ce coſté-cy, mais il ſont bien loin encore: Dieu ſoit loué, s'ecria-t-elle

un moment aprés, ce ſont mes freres ; je leur fais ſigne tant que je puis de ſe haſter. La Barbe bleüe ſe mit à crier ſi fort que toute la maiſon en trembla. La pauvre femme deſcendit, & alla ſe jetter à ſes pieds toute épleurée & toute échevelée : cela ne ſert de rien, dit la Barbe bleüe, il faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit luy abbattre la teſte. La pauvre femme ſe tour-

nant vers luy, & le regardant avec des yeux mourans, le pria de luy donner un petit moment pour se recueillir : Non, non, dit-il, & recommande-toy bien à Dieu ; & levant son bras.... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe bleuë s'arresta tout court : on ouvrit, & aussi-tost on vit entrer deux Cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleüe. Il reconnut que c'étoit les freres de sa femme,

l'un Dragon & l'autre Mouſquetaire, deſorte qu'il s'enfuit auſſi-toſt pour ſe ſauver ; maisles deux freres le pourſuivirent deſi prés, qu'ils l'attraperent avant qu'il puſt gagner le perron : Ils luy paſſerent leur épée au travers du corps, & le laiſſerent mort. La pauvre femme eſtoit preſque auſſi morte que ſon Mari, & n'avoit pas la force de ſe lever pour embraſſer ſes Freres. Il ſe trouva que la Barbe bleüe n'avoit point d'heritiers, & qu'ainſi ſa

femme demeura maîtreſſe de tous ſes biens. Elle en employa une partie à marier ſa ſœur Anne avec un jeune Gentilhomme, dont elle eſtoit aimée depuis long-temps; une autre partie à acheter des Charges de Capitaine à ſes deux freres; & le reſte à ſe marier elle-meſme à un fort honneſte homme, qui luy fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit paſſé avec la Barbe bleuë.

MORALITE'.

LA curioſité malgré tous ſes attraits,
Couſte ſouvent bien des regrets ;
On en voit tous les jours mille exemples paroiſtre,
C'eſt, n'endeplaiſe au ſexe, un plaiſir bien leger,
Dés qu'on le prend il ceſſe d'eſtre,
Et toûjours il couſte trop cher.

AUTRE MORALITE'.

POur peu qu'on ait l'eſprit ſenſé,
Et que du monde on ſçache le grimoire,

On voit bien-toſt que cette hiſtoire
Eſt un conte du temps paſſé ;
Il n'eſt plus d'Epoux ſi terrible,
Ny qui demande l'impoſſible,
Fut-il mal-content & jaloux,
Prés de ſa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que ſa barbe puiſſe eſtre,
On a peine à juger qui des deux eſt le maiſtre.

LE MAISTRE CHAT,
OU
LE CHAT BOTTE'.
CONTE.

UN Meuſnier ne laiſſa pour tout biens à trois enfans qu'il avoit, que ſon

Moulin, ſon Aſne, & ſon Chat. Les partages furent bien-tôt faits, ny le Notaire, ny le Procureur n'y furent point appellés. Ils auroient eu bien-toſt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le Moulin, le ſecond eut l'Aſne, & le plus jeune n'eut que le Chat. Ce dernier ne pouvoit ſe conſoler d'avoir un ſi pauvre lot : Mes freres, diſoit il, pourront gagner leur vie honneſtement en ſe mettant enſemble ; pour moi,

lors que j'aurai mangé mon chat, & que je me ſeray fait un manchon de ſa peau, il faudra que je meure de faim. Le Chat qui entendoit ce diſcours, mais qui n'en fit pas ſemblant, luy dit d'un air poſé & ſerieux, ne vous affligés point, mon maiſtre, vous n'avez qu'à me donner un Sac, & me faire faire une paire de Bottes pour aller dans les brouſailles, & vous verez que vous n'êtes pas ſi mal partagé que vous croyez. Quoique le

maiſtre du chat ne fit pas grand fond là-deſſus, il lui avoit veu faire tant de tours de ſoupleſſe, pour prendre des Rats & des Souris; comme quand il ſe pendoit par les pieds, ou qu'il ſe cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne deſeſpera pas d'en eſtre ſecouru dans ſa miſere. Lors que le chat eut ce qu'il avoit demandé, il ſe botta bravement; & mettant ſon ſac à ſon cou, il en prit les cordons avec ſes deux pattes de devant, & s'en

alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du ſon & des laſſerons dans ſon ſac, & s'eſtendant comme s'il eut eſté mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu inſtruit encore des ruſes de ce monde, vint ſe fourer dans ſon ſac pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché, qu'il eut contentement ; un jeune étourdi de lapin entra dans ſon ſac, & le maiſtre chat tirant auſſitoſt les cordons

le prit & le tua sans misericorde. Tout glorieux de sa proye, il s'en alla chez le Roy & demanda à luy parler. On le fit monter à l'Appartement de sa Majesté, où estant entré il fit une grande reverence au Roy, & luy dit, voylà, Sire, un Lapin de Garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'estoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son Maistre,) ma chargé de vous presenter de sa part. Dis, à ton Maistre, ré-

pondit le Roy, que je le remercie, & qu'il me fait plaisir. Un autre fois il alla se cacher dans un blé tenant toûjours son sac ouvert, & lors que deux Perdrix y furent entrées, il tira les cordons, & les prit toutes deux. Il alla ensuite les presenter au Roy, comme il avoit fait le Lapin de garenne. Le Roy receut encore avec plaisir les deux Perdrix, & luy fit donner pour boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois moi

à porter de temps-en-temps au Roy du Gibier de la chaſſe de ſon Maiſtre. Un jour qu'il ſçeut que le Roy devoit aller à la promenade ſur le bord de la riviere avec ſa fille; la plus belle Princeſſe du monde, il dit à ſon Maiſtre, ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, voſtre fortune eſt faite: vous n'avez qu'à vous baigner dans la riviere à l'endroit que je vous montreray, & enſuite me laiſſer faire. Le Marquis de Carabas fit ce que

ſon chat luy conſeilloit, ſans ſçavoir à quoy cela ſeroit bon. Dans le temps qu'il ſe baignoit, le Roy vint à paſſer, & le Chat ſe mit à crier de toute ſa force : au ſecours, au ſecours, voyla Monſieur le Marquis de Carabas qui ſe noye. A ce cry le Roy mit la teſte à la portiere, & reconnoiſſant le Chat qui luy avoit apporté tant de fois du Gibier, il ordonna à ſes Gardes qu'on allaſt viſte au ſecours de Monſieur le Marquis de Cara-

bas. Pendant qu'on retiroit le pauvre Marquis de la riviere, le Chat s'approcha du Caroſſe, & dit au Roy que dans le temps que ſon Maiſtre ſe baignoit, il eſtoit venu des Voleurs qui avoient emporté ſes habits, quoyqu'il eût crié au voleur de toute ſa force; le droſle les avoit cachez ſous une groſſe pierre. Le Roy ordonna auſſi-toſt aux Officiers de ſa Garde robe d'aller querir un de ſes plus beaux habits pour Monſieur le

Marquis de Carabas. Le Roy luy fit mille careſſes, & comme les beaux habits qu'on venoit de luy donner relevoient ſa bonne mine (car il eſtoit beau, & bien fait de ſa perſonne) la fille du Roy le trouva fort à ſon gré, & le Comte de Carabas ne luy eut pas jetté deux ou trois regards fort reſpectueux, & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuſe à la folie. Le Roi voulut qu'il monta ſt dans ſon Caroſſe, & qu'il fuſt de la promenade:

Le Chat ravi devoir que ſon deſſein commençoit à réuſſir, prit lesdevants, & ayant rencontré des Payſans qui fauchoient un Pré, il leur dit, *bonnesgens qui fauchez, ſi vous ne dites au Roy que le pré que vous fauchez appartient à Monſieur le Marquis de Carabas, vous ſerez tous hachez menu comme chair à paſté.* Le Roy ne manqua pas à demander au Faucheux à qui eſtoit ce Pré qu'il fauchoient. C'eſt à Monſieur le Marquis de Carabas,

dirent-ils tous enſemble, car la menace du Chat leur ayoit fait peur. Vous avez là un bel heritage, dit le Roy, au Marquis de Carabas. Vous voyez, Sire, repondit le Marquis, c'eſt un pré qui ne manque point de rapporter abondament toutes les années. Le maiſtre Chat qui alloit toûjours devant, rencontra des Moiſſonneurs, & leur dit, *Bonnes gens qui moiſſonnez, ſi vous ne dites que tout ces blez appartiennent à Monſieur le Mar-*

quis de Carabas, vous ſerez tous hachez menu comme chair à paſté. Le Roy qui paſſa un moment aprés, voulut ſçavoir à qui appartenoient tous les blés qu'il voyoit. C'eſt à Monſieur le Marquis de Carabas, répondirent les Moiſſonneurs, & le Roy s'en réjoüit encore avec le Marquis. Le Chat qui alloit devant le Caroſſe, diſoit toûjours la même choſe à tous ceux qu'il rencontroit ; & le Roy eſtoit eſtonné des grands biens

de

de Monſieur le Marquis de Carabas. Le maiſtre Chat arriva enfin dans un beau Château dont le Maiſtre eſtoit un Ogre, le plus riche qu'on ayt jamais veu, car toutes les terres par où le Roy avoit paſſé eſtoient de la dépendance de ce Chaſteau : le Chat qui eut ſoin de s'informer qui eſtoit cet Ogre, & ce qu'il ſçavoit faire, demanda à luy parler, diſant qu'il n'avoit pas voulu paſſer ſi prés de ſon Chaſteau, ſans avoir l'honneur de luy

faire la réverence. L'Ogre le receut auſſi civilement que le peut un Ogre, & le fit repoſer. On m'a aſſuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toute ſorte d'Animaux, que vous pouviez par exemple vous transformer en Lyon, en Elephant; cela eſt vray, répondit l'Ogre bruſquement, & pour vous le montrer, vous m'alez voir devenir Lyon. Le Chat fut ſi éfrayé de voir un Lyon devant luy, qu'il gagna auſſi-toſt les

goûtieres, non ſans peine & ſans peril, à cauſe de ſes bottes qui ne valoient rien pour marcher ſur les tuiles. Quelques temps aprés le Chat ayant veu que l'Ogre avoit quitté ſa premiere forme, deſcendit, & avoüa qu'il avoit eu bien peur. On m'a aſſuré encore, dit le Chat, mais je ne ſçaurois le croire, que vous aviez auſſi le pouvoir de prendre la forme des plus petits Animaux, par exemple, de vous changer en un rat, en une ſouris; je

vous avoüe que je tiens cela tout à fait impoſſible. Impoſſible ? réprit l'Ogre, vous allez voir, & en même temps il ſe changea en une ſouris qui ſe mit à courir ſur le plancher. Le chat ne l'eut pas pluſtoſt aperçuë, qu'il ſe jetta deſſus, & la mangea. Cependant le Roy qui vit en paſſant le beau Chaſteau de l'Ogre, voulut entrer dedans. Le Chat qui entendit le bruit du Caroſſe qui paſſoit ſur le pont levis, courut au devant, & dit au Roy: Voſtre

Majeſté ſoit la bien venuë dans ce Chaſteau de Monſieur le Marquis de Carabas. Comment Monſieur le Marquis, s'écria le Roy, ce Chaſteau eſt encore à vous, il ne ſe peut rien de plus beau que cette cour & que tous ces Baſtiments qui l'environent; voyons les dedans s'il vous plait. Le Marquis donna la main à la jeune Princeſſe, & ſuivant le Roy qui montoit le premier, ilsentrerent dans une grande Sale où ils trouverent une magni-

fique colation que l'Ogre avoit fait preparer pour ſes amis qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas oſé entrer, ſçachant que le Roi y eſtoit. Le Roy charmé des bonnes qualitez de Monſieur le Marquis de Carabas, de même que ſa fille qui en eſtoit folle; & voyant les grands biens qu'il poſſedoit, luy dit, aprés avoir beu cinq ou ſix coups, il ne tiendra qu'à vous Monſieur le Marquis que vous ne ſoyez mon

Le Marquis fai-
grandes réveren-
epta l'honneur que
oit le Roy ; & dés
me jour épousa la
sse. Le Chat devint
Seigneur, & ne
plus aprés les souris,
our se divertir.

MORALITE'

QVelque grand que soit l'a-
vantage,
De joüir d'un riche heritage
Venant à nous de pere en fils,
Aux jeunes gens pour l'ordinaire,

L'industrie & le ſçavoir faire,
Vallent mieux que des biens acquis.

Autre Moralité.

SI le fils d'un Meûnier,
tant de viteſſe,
Gagne le cœur d'une Princeſſe
Et s'en fait regarder avec des
yeux mourans,
C'eſt que l'habit, la mine & le
jeuneſſe,
Pour inſpirer de la tendreſſe,
N'en ſont pas des moyens toûjours
indifferents.

Les Fées

Conte

Il estoit une fois une Veuve
qui avoit deux filles: l'aînée
leur ressembloit si fort d'hum-
-eur et de

visage, que qui la voyait, voyoit la mere. Elles estoient toutes deux si desagreables et si orgueil-leuses, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. — La Cadet-te, qui estoit le vrai por-trait de son pere pour la douceur et l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aisnée, et en même temps avoit une aversion pour la Cadette. Elle la faisoit man=

ger à la Cuiſine & travail-
ler ſans ceſſe.

Il falloit entre-autre choſe que cette pauvre enfant allaſt deux fois le jour puiſer de l'eau à une grande demy lieue du logis, & qu'elle en raportaſt plein une grande cruche. Un jour qu'elle eſtoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire? Ouy-da, ma bonne mere, dit cette belle fille, & rainçant auſſi-toſt ſa cruche, elle puiſa de l'eau au plus

belle endroit de la fontaine, & la lui presenta, soûtenant toûjours la cruche afin qu'elle but plus aisément. La bonne femme ayant bu, luy dit, vous estes si belle, si bonne, & si honneste, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don, (car c'estoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de vilage, pour voir jusqu'où iroit l'honnesteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole

que vous dirés, il vous sortira de la bouche où une Fleur, où une Pierre précieuse. Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps, & en disant ces mots il luy sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, & deux gros Diamants. Que voy je là, dit sa mere toute estonnée, je crois qu'il luy sort de la bouche des Per-

les & des Diamants, d'où vient cela, ma fille, (ce fut-là la premiere fois qu'elle l'appella ſa fille.) La pauvre enfant luy racon-ta naïvement tout ce qui luy eſtoit arrivé, non ſans jetter une infinité de Dia-mants. Vrayment, dit la mere, il faut que j'y en-voye ma fille, tenez Fan-chon, voyez ce qui ſort de la bouche de vôtre ſœur quand elle parle, ne ſeriez vous pas bien aiſe d'avor le même don, vous n'avez qu'à aller puiſer de l'eau à

la fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, luy en donnerbien honneſtement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine : Je veux que vous y alliez, reprit la mere, & toute à l'heure. Elle y alla, mais toûjours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas pluſtoſt arrivée à la fontaine qu'elle vit ſortir du bois une Dame

magnifiquement veſtuë qui vint luy demander à boire, c'eſtoit la même Fée qui avoit apparu à ſa ſœur, mais qui avoit pris l'air & les habits d'une Princeſſe, pour voir juſqu'où iroit la malhonneſteté de cette fille. Eſt-ce que je je ſuis icy venuë, luy dit cette brutale orgueileuſe, pour vous donner à boire, juſtement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprés pour donner à boire à Madame? J'en ſuis d'avis, beuvez à même ſi vous voulez.

voulez. Vous n'eſtes guere honneſte, reprit la Fée, ſans ſe mettre en colere, & bien, puiſque vous eſtes ſi peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaqueparole que vous direz, il vous ſortira de la bouche ou un ſerpent ou uncrapau. D'abord que ſa mere l'aperçeut, elleluycria, Hé bien ma fille! Hé bien, ma mere, luy répondit la brutale, en jettant deux viperes, & deux crapaux, O! Ciel, s'écria la mere, que vois-je-là, c'eſt ſa ſœur

qui en eſt cauſe, elle me le payera; & auſſi-toſt elle courut pour la battre. La pauvre enfans s'enfuit, & alla ſe ſauver dans la Foreſt prochaine. Le fils du Roi qui revenoit de la chaſſe, la rencontra, & la voyant ſi belle, luy demanda ce qu'elle faiſoit là toute ſeule & ce qu'elle avoit à pleurer. Helas! Monſieur, c'eſt ma mere qui ma chaſſée du logis. Le fils du Roi qui vit ſortir de ſa bouche cinq où ſix Perles, & autant de Diamants, la pria de luy

dire d'où cela luy venoit. Elle luy conta toute ſon avanture. Le fils du Roi en devint amoureux, & conſiderant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi ſon pere, où il l'épouſa. Pour ſa ſœur elle ſe fit tant haïr, que ſa propre mere la chaſſa de chez elle; & la malheureuſe aprés avoir bien couru ſans trouver perſonne qui voulut la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITE'.

LES Diamans & les Piſtoles,
Peuvent beaucoup ſur les eſprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, & ſont d'un plus grand prix.

Autre Moralité.

L'Onneſteté couſte des ſoins,
Et veut un peu de complaiſance,
Mais toſt ou tard elle a ſa recompenſe,
Et ſouvent dans le temps qu'on y penſe le moins.

CENDRILLON.

OU LA PETITE PENTOUFLE DE VERRE.

CONTE.

IL estoit une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes nop-

ces une femme, la plus hautaine & la plus fiere qu'on eut jamais veuë. Elle avoit deux filles de son humeur, & qui luy ressembloient en toutes choses. Le Mari avoit de son costé une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté sans exemple: elle tenoit cela de sa Mere, qui estoit la meilleure personne du monde. Les nopces ne furent pas plûtost faites, que la Belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur; elle ne put

souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison: c'estoit elle qui netoyoit la vaisselle & les montées, qui frottoit la chambre de Madame, & celles de Mesdemoiselles ses filles: elle couchoit tout au haut de la maison dans un grenier sur une méchante paillasse, pendant que ses sœurs estoient dans des chambres parquetées, où elles

avoient des lits desplus à la mode, & des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusque à la teste; la pauvre fille souffroit tout avec patience, & n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entierement. Lors qu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée, & s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appelloit communement dans le logis Cucendron;

la

la cadette qui n'eſtoit pas ſi malhonneſte que ſon aînée, l'appelloit Cendrillon ; cependant Cendrillon avec ſes méchans habits, ne laiſſoit pas d'eſtre cent fois plus belle que ſes ſœurs, quoy que veſtuës tres-magnifiquement.

Il arriva que le fils du Roi donna un bal, & qu'il en pria toutes les perſonnes de qualité : nos deux Damoiſelles en furent auſſi priées, car elles faiſoient grande figure dans le Pays. Les voilà bien aiſes & bien oc

cupées à choisir les habits & les coëffures qui leur seïeroient le mieux ; nouvelle peine pour Cendrillon car c'estoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs & qui godronoit leurs manchettes : on ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit. Moy, dit l'aînée, je mettray mon habit de velours rouge & ma garniture d'Angleterre. Moy, dit la cadette, je n'auray que ma juppe ordinaire ; mais en récompense je mettray mon manteau à

fleurs d'or, & ma barriere de diamants, qui n'eſt pas des plus indifferentes. On envoya querir la bonne coëffeuſe, pour dreſſer les cornettes à deux rangs, & on fit achetter des mouches de la bonne Faiſeuſe: elles appellerent Cendrillon pour luy demander ſon avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conſeilla le mieux du monde, & s'offrit meſme à les coëffer; ce qu'elles voulurent bien. En les coëffant elles luy diſoient, Cendrillon,

ſerois-tu bien aiſe d'aller au Bal : Helas, Meſdamoiſelles, vous vous mocquez de moy, ce n'eſt pas là ce qu'il me faut : tu as raiſon ; on riroit bien, ſi on voyoit un Culcendron aller au Bal. Une autre que Cendrillon les auroit coëffées de travers ; mais elle eſtoit bonne, & elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent prés de deux jours ſans manger, tant elles eſtoient tranſportées de joye : on rompit plus de douze lacets à force de les ſerrer pour

leur rendre la taille plus menuë, & elles estoient toûjours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva; on partit, & Cendrillon les suivit des yeux le plus longtems qu'elle put; lors qu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa Maraine qui la vit toute en pleurs, luy demanda ce qu'elle avoit: Je voudrois bien .... Je voudrois bien .... elle pleuroit si fort qu'elle ne put achever: sa Maraine qui estoit Fée, luy dit, tu voudrois bien

aller au Bal, n'eſt ce pas? Helas ouy, dit Cendrillon en ſoûpirant: Hé bien, ſeras tu bonne fille, dit ſa Maraine, je t'y feray aller? Elle la mena dans ſa chambre, & luy dit, va dans le jardin & apporte-moy une citroüille: Cendrillon alla auſſi toſt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, & la porta à ſa Maraine, ne pouvant deviner comment cette citroüille la pouroit faire aller au Bal: ſa Maraine la creuſa, & n'ayant laiſſé que l'écorce,

la frappa de sa baguette, & la citroüille fut aussi-tost changée en un beau carosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa souriſſiere, où elle trouva six souris toutes en vie; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souriſſiere, & à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, & la souris estoit aussi-tost changée en un beau cheval; ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris

pommelé : Comme elle eſtoit en peine de quoy elle feroit un Cocher, je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratiere, nous en ferons un Cocher : Tu as raiſon, dit ſa Maraine, va voir : Cendrillon luy apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats : La Fée en prit un d'entre les trois, à cauſe de ſa maîtreſſe barbe, & l'ayant touché, il fut changé en un gros Cocher, qui avoit une des plus belles mouſtaches

qu'on ait jamais veuës. Ensuite elle luy dit, va dans le jardin, tu y trouveras six lezards derriere l'arrosoir, apporte les moy, elle ne les eut pas plûtost apportez, que la Maraine les changea en six Laquais, qui monterent aussi-tost derriere le carosse avec leurs habits chamarez, & qui s'y tenoient attachez, comme s'ils n'eussent fait autre chose toute leur vie. La Fée dit alors à Cendrillon: Hé bien, voilà de quoy aller au bal, n'est-tu

pas bien aiſe ? Ouy, mais eſt ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits: Sa Maraine ne fit que la toucher avec ſa baguette, & en même tems ſes habits furent changez en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarez de pierreries : elle luy donna enſuite une paire de pentoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainſi parée, elle monta en caroſſe ; mais ſa Maraine luy recommanda ſur toutes choſes de ne pas paſſer

minuit; l'avertiſſant que ſi elle demeuroit au Bal un moment davantage, ſon caroſſe redeviendroit citroüille, ſes chevaux des ſourils, ſes laquais des lezards, & que ſes vieux habits reprendroient leur premiere forme. Elle promit à ſa Maraine qu'elle ne manqueroit pas de ſortir du Bal avant minuit: Elle part, ne ſe ſentant pas de joye. Le Fils du Roi qu'on alla avertir, qu'il venoit d'arriver une grande Princeſſe qu'on ne con-

noiſſoit point, courut la recevoir ; il luy donna la main à la deſcente du caroſſe, & la mena dans la ſalle où eſtoit la compagnie : il ſe fit alors un grand ſilence ; on ceſſa de danſer, & les violons ne joüerent plus, tant on eſtoit attentif à contempler les grandes beautez de cette inconnuë : on n'entendoit qu'un bruit confus, ha, qu'elle eſt belle ! Le Roi même tout vieux qu'il eſtoit, ne laiſſoit pas de la regarder, & de dire

tout bas à la Reine, qu'il y avoit long temps qu'il n'avoit vû une ſi belle & ſi aimable perſonne. Toutes les Dames eſtoient attentives à conſiderer ſa coëffure & ſes habits, pour en avoir dés le lendemain de ſemblables, pouveu qu'il ſe trouvaſt des étoffes aſſez belles, & des ouvriers aſſez habiles. Le Fils du Roi la mit à la place la plus honorable, & enſuite la prit pour la mener danſer: elle dança avec tant de grace, qu'on l'admira

encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune Prince ne mangea point, tant il estoit occupé à la considerer. Elle alla s'asseoir auprés de ses sœurs, & leur fit mille honnestetez: elle leur fit part des oranges & des citrons que le Prince luy avoit donnez; ce qui les estonna fort, car elles ne la connoissoient point. Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois

quarts : elle fit auſſi-toſt une grande reverence à la compagnie, & s'en alla le plus viſte qu'elle pût. Dés qu'elle fut arrivée, elle alla trouver ſa Maraine, & aprés l'avoir remerciée, elle luy dit qu'elle ſouhaitteroit bien aller encore le lendemain au Bal, parce que le Fils du Roi l'en avoit priée. Comme elle eſtoit occupée à raconter à ſa Maraine tout ce qui s'eſtoit paſſé au Bal, les deux ſœurs heurterent à la porte; Cendrillon leur alla ouvrir:

Que vous eſtes long-temps à revenir, leur dit-elle, en baillant, en ſe frottant les yeux, & en s'étendant comme ſi elle n'euſt fait que de ſe réveiller : elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'eſtoient quittées : Si tu eſtois venuë au Bal, luy dit une de ſes ſœurs, tu ne t'y ſerois pas ennuyée : il y eſt venu la plus belle Princeſſe, la plus belle qu'on puiſſe jamais voir ; elle nous a fait mille civilitez, elle nous a donné des oran-

ges

ges & des citrons. Cendrillon ne se sentoit pas de joye : elle leur demanda le nom de cette Princesse; mais elles luy répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le Fils du Roi en estoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle estoit. Cendrillon sourit & leur dit, elle estoit donc bien belle ? Mon Dieu que vous estes heureuses, ne pourrois-je point la voir ? Helas ! Mademoiselle Javote, prestez-moy

voſtre habit jaune que vous mettez tous les jours : vraiment, dit Mademoiſelle Javotte, je ſuis de cet avis, preſtez voſtre habit à un vilain Cucendron comme cela, il faudroit que je fuſſe bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aiſe, car elle auroit eſté grandement embarraſſée ſi ſa ſœur eut bien voulu luy preſter ſon habit. Le lendemain les deux ſœurs furent au Bal, & Cendrillon auſſi, mais en-

core plus parée que la premiere fois. Le Fils du Roi fut toûjours auprés d'elle, & ne ceſſa de lui conter des douceurs ; la jeune Demoiſelle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que ſa Maraine luy avoit recommandé ; de ſorte qu'elle entendit ſonner le premier coup de minuit, lors qu'elle ne croyoit pas qui fut encore onze heures : elle ſe leva & s'enfuit auſſi legerement qu'auroit fait une biche : le Prince la ſuivit, mais il ne put l'at-

traper ; elle laiſſa tomber une de ſes pantouſles de verre , que le Prince ramaſſa bienſoigneuſement. Cendrillon arriva chez elle bien eſoufflée, ſans caroſſe, ſans laquais , & avec ſes méchans habits , rien ne luy eſtant reſté de toute ſa magnificence , qu'une de ſes petites pantouſles, la pareille de celle qu'elle avoit laiſſé tomber. On demanda aux Gardes de la porte du Palais s'ils n'avoient point veu ſortir une Princeſſe ; ils dirent qu'ils

n'avoient veu ſortir perſonne, qu'une jeune fille fort mal veſtuë, & qui avoit plus l'air d'une Payſanne que d'une Demoiſelle. Quand ſes deux ſœurs revinrent du Bal, Cendrillon leur demanda ſi elles s'eſtoient encore bien diverties, & ſi la belle Dame y avoit eſté: elles luy dirent que oüy, mais qu'elle s'étoit enfuye lorſque minuit avoit ſonné, & ſi promptement qu'elle avoit laiſſé tomber une de ſes petites pantoufles de verre, la

plus jolie du monde ; que le fils du Roy l'avoit ramaſſée, & qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reſte du Bal, & qu'aſſurément il eſtoit fort amoureux de la belle perſonne à qui appartenoit la petite pentouſle. Elles dirent vray, car peu de jours aprés, le fils du Roy fit publier à ſon de trompe, qu'il épouſeroit celle dont le pied ſeroit bien juſte à la pentouſle. On commença à l'eſſayer aux Princeſſes, enſuite aux Ducheſſes, &

à toute la Cour, mais inutilement : on la porta chez les deux ſœurs, qui firent tout leur poſſible pour faire entrer leur pied dans la pentoufle, mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon qui les regardoit, & qui reconnut ſa pentoufle, dit en riant, que je voye ſi elle ne me ſeroit pas bonne : ſes ſœurs ſe mirent à rire & à ſe moquer d'elle. Le Gentilhomme qui faiſoit l'aſſay de la pentoufle ayant regardé attentivement Cen-

drillon, & la trouvant fort belle, dit que cela estoit juste, & qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles: il fit asseoir Cendrillon, & approchant la pentoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sanspeine, & qu'elle y estoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pentoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la Maraine qui ayant donné

né un coup de ſa baguette ſur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ſes deux ſœurs la reconnurent pour la belle perſonne qu'elles avoient veuë au Bal. Elles ſe jetterent à ſes pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traittemens, qu'elles luy avoient fait ſouffrir. Cendrillon les releva, & leur dit en les embraſſant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, &

qu'elle les prioit de l'aimer bien toûjours. On la mena chez le jeune Prince, parée comme elle estoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours aprés il l'épousa. Cendrillon qui estoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au Palais, & les maria dés le jour même à deux grands Seigneurs de la Cour.

MORALITE'.

LA beauté pour le ſexe eſt un
rare treſor,
De l'admirer jamais on ne ſe
laſſe;
Mais ce qu'on nomme bonne
grace,
Eſt ſans prix & vaut mieux en-
cor.

C'eſt ce qu'à Cendrillon fit avoir ſa
Maraine,
En la dreſſant, en l'inſtruiſant;
Tant & ſi bien qu'elle en fit une
Reine:
(Car ainſi ſur ce conte on va mora-
liſant.)

Belles, ce don vaut mieux que d'eſtre
bien coëffées,

Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grace eſt le vrai don des Fées;
Sans elle on ne peut rien, avec elle, on peut tout.

AUTRE MORALITE'.

C'Eſt ſans doute un grand avantage,
D'avoir de l'eſprit, du courage,
De la naiſſance, du bon ſens,
Et d'autres ſemblables talens,
Qu'on reçoit du Ciel en partage;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour voſtre avancement ce ſeront choſes vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains ou des Maraines.

RIQUET

A

LA HOUPPE.

CONTE.

IL estoit une fois une Reine qui accoucha d'un fils, si laid & si mal fait, qu'on

douta long-tems s'il avoit forme humaine. Une Fée qui se trouva à sa naissance, asseura qu'il ne laisseroit pas d'estre aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit ; elle ajoûta même qu'il pourroit en vertu du don qu'elle venoit de luy faire, donner autant d'esprit qu'il en auroit, à la personne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela consola un peu la pauvre Reine, qui estoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vray

que cet enfant ne commença pas pluſtoſt à parler, qu'il dit mille jolies choſes, & qu'il avoit dans toutes ſes actions je ne ſçai quoy de ſi ſpirituel, qu'on en eſtoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux ſur la teſte, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la houppe, car Riquet eſtoit le nom de la famille.

Au bout de ſept ou huit ans la Reine d'un Royaume voiſin accoucha de

deux filles ; la premiere qui vint au monde estoit plus belle que le jour : la Reine en fut si aise, qu'on aprehenda que la trop grande joye qu'elle en avoit ne luy fit mal. La même Fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la houppe estoit presente, & pour moderer la joye de la Reine, elle luy declara que cette petite Princesse n'auroit point d'esprit, & qu'elle seroit aussi stupide qu'elle estoit belle. Cela mortifia beau-

coup la Reine ; mais elle eut quelques momens aprés un bien plus grand chagrin , car la seconde fille dont elle accoucha , se trouva extrement laide. Ne vous affligez point tant Madame , luy dit la Fée ; vostre fille sera recompensée d'ailleurs , & elle aura tant desprit , qu'on ne s'appercevra presque pas qu'il luy manque de la beauté. Dieu le veüille , répondit la Reine , mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aî-

née qui eſt ſi belle ? Je ne puis rien pour elle, Madame, du coſté de l'eſprit, luy dit la Fée, mais je puis tout du coſté de la beauté; & comme il n'y a rien que je ne veüille faire pour vôtre ſatisfaction, je vais luy donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la perſonne qui luy plaira. A meſure que ces deux Princeſſes devinrent grandes, leurs perfections crûrent auſſi avec elles, & on ne parloit par tout que de la beauté de l'aînée, &

de l'eſprit de la cadette. Il eſt vray auſſi que leurs défauts augmenterent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidiſſoit à veuë d'œil, & l'aînée devenoit plus ſtupide de jour en jour, ou elle ne répondoit rien à ce qu'on luy demandoit, ou elle diſoit une ſottiſe. Elle eſtoit avec cela ſi mal-adroite qu'elle n'euſt pu ranger quatre Porcelaines ſur le bord d'une cheminée ſans en caſſer une, ny boire un verre d'eau ſans en répandre la moitié

ſur ſes habits. Quoy que la beauté ſoit un grand avantage dans une jeune perſonne, cependant la cadette l'emportoit preſque toûjours ſur ſon aînée dans toutes les Compagnies. D'abord on alloit du coſté de la plus belle pour la voir & pour l'admirer, mais bien toſt aprés, on alloit à celle qui avoit le plus d'eſprit, pour luy entendre dire mille choſes agreables; & on eſtoit eſtonné qu'en moins d'un quart-d'heure l'aînée n'avoit plus per-

ſonne auprés d'elle, & que tout le monde s'eſtoit rangé au tour de la cadette. L'aiſnée quoyque fort ſtupide, le remarqua bien, & elle eut donné ſans regret toute ſa beauté pour avoir la moitié de l'eſprit de ſa ſœur. La Reine toute ſage qu'elle eſtoit, ne pût s'empêcher de luy reprocher pluſieurs fois ſa beſtiſe, ce qui penſa faire mourir de douleur cettepauvre Princeſſe. Un jour qu'elle s'eſtoit retirée dans un bois pour y plaindre ſon mal-

heur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid & fort desagreable, mais vestu tres magnifiquement. C'estoit le jeune Prince Riquet à la houppe, qui estant devenu amoureux d'elle sur ses Portraits qui courroient par tout le monde, avoit quitté le Royaume de son pere pour avoir le plaisir de la voir & de luy parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginables. Ayant

remarqué aprés luy avoir fait les complimens ordinaire, qu'elle estoit fort melancolique, il luy dit; je ne comprens point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'estes, peut-estre aussi triste que vous le paroissez; car quoy que je puisse me vanter d'avoir veu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ay jamais vû dont la beauté aproche de la vôtre. Cela vous plaist à dire, Monsieur, luy répondit la Princesse, &

en demeura-là. La beauté, reprit Riquet à la houppe, eſt un ſi grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reſte ; & quand on le poſſede, je ne voy pas qu'il y ait rien qui puiſſe nous affliger beaucoup. J'aimerois mieux, dit la Princeſſe, eſtre auſſi laide que vous & avoir de l'eſprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ay, & eſtre beſte autant que je le ſuis. Il n'y a rien, Madame, qui marque d'avantage qu'on a de l'eſprit, que de croire

croire n'en pas avoir, & il eſt de la nature de ce bien là, que plus on en a plus on croit en manquer. Je ne ſçay pas cela, dit la Princeſſe, mais je ſçay bien que je ſuis fort beſte, & c'eſt de là que vient le chagrin qui me tuë. Si ce n'eſt que cela, Madame, qui vous afflige je puis aiſément mettre fin à voſtre douleur. Et comment ferez-vous, dit la Princeſſe? J'ay le pouvoir, Madame, dit Riquet à la houppe, de donner de l'eſprit autant

qu'on en ſçauroit avoir à la perſonne que je dois aimer le plus ; & comme vous eſtes, Madame, cette perſonne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'eſprit qu'on en peut avoir, pourvû que vous vouliez bien m'épouſer. La Princeſſe demeura toute interdite, & ne répondit rien. Je voy, reprit Riquet à la houppe, que cette propoſition vous fait de la peine, & je ne m'en eſtonne pas ; mais je vous donne un an tout entier

pour vous y resoudre. La Princesse avoit si peu d'esprit, & en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendroit jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui luy estoit faite. Elle n'eut pas plûtost promis à Riquet à la houppe, qu'elle l'épouseroit dans un an à pareil iour, qu'elle se sentit toute autre qu'elle n'estoit auparavant ; elle se trouva une facilité incroyable à dire

tout ce qui luy plaiſoit, & à le dire d'une maniere fine, aiſée & naturelle: elle commença dés ce moment une converſation galante, & ſoûtenuë avec Riquet à la houppe, où elle brilla d'une telle force, que Riquet à la houppe crut luy avoir donné plus d'eſprit qu'il ne s'en eſtoit reſervé pour luy même. Quand elle fut retournée au Palais, toute la Cour ne ſçavoit que penſer d'un changement ſi ſubit & ſi extraordinaire, car autant

qu'on luy avoit oüy dire d'impertinences auparavant, autant luy entendoit-on dire de choſes bien ſenſées & infiniment ſpirituelles. Toute la Cour en eut une joye qui ne ſe peut imaginer, il n'y eut que ſa cadette qui n'en fut pas bien aiſe, parce que n'ayant plus ſur ſon aînée l'avantage de l'eſprit, elle ne paroiſſoit plus auprés d'elle qu'une Guenon fort deſagreable. Le Roi ſe conduiſoit par ſes avis, & alloit même quelque-

fois tenir le Conſeil dans ſon Appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes Princes des Royaumes voiſins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & preſque tous la demanderent en Mariage; mais elle n'en trouvoit point qui euſt aſſez d'eſprit, & elle les écoûtoit tous s'en s'engager à pas un d'eux. Cependant il en vint un ſi puiſſant, ſi riche, ſi ſpirituel & ſi bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir

de la bonne volonté pour luy. Son pere s'en eſtant apperçû, luy dit qu'il la faiſoit la maitreſſe ſur le choix d'un Epoux, & qu'elle n'avoit qu'à ſe déclarer. Comme plus on a d'eſprit & plus on a de peine à prendre une ferme reſolution ſur cette affaire, elle demanda, aprés avoir remercié ſon pere, qu'il luy donnaſt du temps pour y penſer. Elle alla par hazard ſe promener dans le même bois où elle avoit trouvé Riquet à la houppe,

pour rêver plus commodement à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle ſe promenoit, rêvant profondement, elle entendit un bruit ſourd ſous ſes pieds, comme de pluſieurs perſonnes qui vont & viennent & qui agiſſent. Ayant preſté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un diſoit apporte moy cette marmitte, l'autre donne-moi cette chaudiere, l'autre mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, & elle vit

ſous

ſes pieds comme une grande Cuiſine pleine de Cuiſiniers, de Marmitons & de toutes ſortes d'Officiers neceſſaires pour faire un feſtin magnifique. Il en ſortit une bande de vingt ou trente Rotiſſeurs, qui allerent ſe camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, & qui tous, la lardoire à la main, & la queuë de Renard ſur l'oreille, ſe mirent à travailler en cadence au ſon d'une Chanſon harmonieuſe. La Princeſſe eſton-

née de ce ſpectacle, leur demanda pour qui ils travailloient. C'eſt, Madame, luy répondit le plus apparent de la bande, pour le Prince Riquet à la houppe, dont les nopces ſe feront demain. La Princeſſe encore plus ſurpriſe qu'elle ne l'avoit eſté, & ſe reſouvenant tout à coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour, elle avoit promis d'épouſer le Prince Riquet à la houppe, elle penſa tomber de ſon haut. Ce qui faiſoit qu'elle ne s'en ſouvenoit pas, c'eſt que

quand elle fit cette promesse, elle estoit une bête, & qu'en prenant le nouvel esprit que le Prince luy avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant sa promenade, que Riquet à la houppe se presenta à elle, brave, magnifique, & comme un Prince qui va se marier. Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, & je ne doute point que vous ne veniez icy pour executer

la voſtre, & me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouëray franchement, répondit la Princeſſe, que je n'ay pas encore pris ma reſolution là-deſſus, & que je ne croy pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la ſoûhaitez. Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la houppe : Je le croy, dit la Princeſſe, & aſſeurement ſi j'avois affaire à un brutal, à un homme ſans eſprit, je me trouverois bien embaraſſée. Une

Princeſſe n'a que ſa parole, me diroit-il, & il faut que vous m'épouſiez, puiſque vous me l'avez promis; mais comme celuy à qui je parle eſt l'homme du monde qui a le plus d'eſprit, je ſuis ſeure qu'il entendra raiſon. Vous ſçavez que quand je n'eſtois qu'une beſte, je ne pouvois neanmoins me réſoudre à vous épouſer, comment voulez-vous qu'ayant l'eſprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'eſtois,

je prenne aujourd'huy une réſolution que je n'ay pû prendre dans ce temps-là. Si vous penſiez tout de bon à m'épouſer, vous avez eu grand tort de m'oſter ma beſtiſe, & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme ſans eſprit, répondit Riquet à la houppe, ſeroit bien receu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher voſtre manque de parole, pourquoy voulez-vous, Madame, que je n'en uſe pas de meſme,

dans une choſe où il y va de tout le bonheur de ma vie ; eſt-il raiſonnable que les perſonnes qui ont de l'eſprit, ſoient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas ; le pouvez-vous pretendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant ſoûhaité d'en avoir ? mais venons au fait, s'il vous plaît : A la reſerve de ma laideur, y a-t-il quelque choſe en moy qui vous déplaiſe, eſtes-vous malcontente de ma naiſſance, de mon eſprit, de mon

humeur, & de mes manieres ? Nullement, répondit la Princeſſe, j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela eſt ainſi, reprit Riquet à la houppe, je vais eſtre heureux, puiſque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela ſe peut-il faire, luy dit la Princeſſe. Cela ſe fera, répondit Riquet à la houppe, ſi vous m'aimez aſſez pour ſouhaiter que cela ſoit ; & afin, Madame, que vous n'en doutiez

pas, ſçachez que la même Fée qui au jour de ma naiſſance me fit le don de pouvoir rendre ſpirituelle la perſonne qu'il me plairoit, vous a auſſi fait le don de pouvoir rendre beau celuy que vous aimerez, & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la choſe eſt ainſi, dit la Princeſſe, je ſouhaite de tout mon cœur que vous deveniez le Prince du monde le plus beau & le plus aimable; & je vous en fais le don autant qu'il eſt en

moy. La Princeſſe n'eut pas pluſtoſt prononcé ces paroles, que Riquet à la houppe parut à ſes yeux, l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle euſt jamais vû. Quelques uns aſſeurent que ce ne furent point les charmes de la Fée qui opererent, mais que l'amour ſeul fit cette Metamorphoſe. Ils diſent que la Princeſſe ayant fait reflexion ſur la perſeverance de ſon Amant, ſur ſa diſcre-

tion, & ſur toutes les bonnes qualitez de ſon ame & de ſon eſprit, ne vit plus la difformité de ſon corps, ny la laideur de ſon viſage, que ſa boſſe ne luy ſembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; & qu'au lieu que juſqu'à lors elle l'avoit vû boitter effroyablement, elle ne luy trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit; ils diſent encore que ſes yeux qui eſtoient louches, ne luy en parurent que plus

brillans, que leur déreglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excez d'amour, & qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de Martial & d'Heroïque ? Quoy qu'il en soit, la Princesse luy promit sur le champ de l'épouser, pourvû qu'il en obtint le consentement du Roi son Pere. Le Roi ayant sçû que sa fille avoit beaucoup d'estime pour Riquet à la houppe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un Prince

trés-ſpirituel & trés-ſage, le receut avec plaiſir pour ſon gendre. Dés le lendemain les nopces furent faites, ainſi que Riquet à la houppe l'avoit prévû, & ſelon les ordres qu'il en avoit donnez long-temps auparavant.

MORALITE'.

CE que l'on voit dans cet écrit,
Eſt moins un conte en l'air
que la verité même;
Tout eſt beau dans ce que l'on
aime,
Tout ce qu'on aime à de l'eſ-
prit.

Autre Moralité.

DAns un objet où la Nature,
Aura mis de beaux traits,
& la vive peinture
D'un teint où jamais l'Art ne ſçau-
roit arriver,
Tous ces dons pourront moins pour
rendre un cœur ſenſible,
Qu'un ſeul agrément inviſible,
Que l'Amour y fera trouver.

LE PETIT POVCET.

CONTE.

IL estoit une fois un Bucheron & une Bucheronne, qui avoient sept enfans tous Garçons. L'aîné n'avoit que dix ans, &

le plus jeune n'en avoit que ſept. On s'eſtonnera que le Bucheron ait eu tant d'enfans en ſi peu de temps ; mais c'eſt que ſa femme alloit viſte en beſogne, & n'en faiſoit pas moins que deux à la fois. Ils eſtoient fort pauvres, & leur ſept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner ſa vie. Ce qui les chagrinoit encore, c'eſt que le plus jeune eſtoit fort délicat, & ne diſoit mot, prenant

pour

pour beſtiſe ce qui eſtoit une marque de la bonté de ſon eſprit : il eſtoit fort petit, & quand il vint au monde il n'eſtoit guere plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appella le petit Poucet. Ce pauvre enfant eſtoit le ſouffre douleurs de la maiſon, & on luy donnoit toûjours le tort. Cependant il eſtoit le plus fin, & le plus aviſé de tous ſes freres, & s'il parloit peu, il écoûtoit beaucoup. Il vint une année trés fâcheuſe, & la fami-

ne fut ſi grande, que ces pauvres gens reſolurent de ſe deffaire de leurs enfans.

Un ſoir que ces enfans eſtoient couchés, & que le Bucheron eſtoit auprés du feu avec ſa femme, il luy dit, le cœur ſerré de douleur ? Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourir nos enfans : je ne ſçaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, &. je ſuis réſolu de les mener perdre demain au bois, ce qui ſera bien aiſé, car tandis qu'ils s'amuſeront à

fagoter nous n'avons qu'à nous enfuir ſans qu'ils nous voyent. Ah ! s'écria ? la Bucheronne, pourois-tu bien toy-même mener perdre tes enfans ? Son mary avoit beau luy repreſenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y conſentir ; elle eſtoit pauvre, mais elle eſtoit léur mere : Cependant ayant conſideré quelle douleur ce lui ſeroit de les voir mourir de faim, elle y conſentit, & alla ſe coucher en pleurant. Le petit

Poucet oüit tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans ſon litqu'ils parloient d'affaires, il s'eſtoit levé doucement, & s'eſtoit gliſſé ſous l'eſcabelle de ſon pere pour les écouter ſans eſtre vû. Il alla ſe recoucher & ne dormit point le reſte de la nuit, ſongeant à ce qu'il avoit à faire. Il ſe leva de bon matin, & alla au bord d'un ruiſſeau où il emplit ſes poches de petits cailloux blancs, & enſuite revint à la maiſon.

On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il ſçavoit à ſes freres. Ils allerent dans une foreſt fort épaiſſe, où à dix pas de diſtance on ne ſe voyoit pas l'un l'autre. Le Bucheron ſe mit à couper du bois & ſes enfans à ramaſſer les broutilles pour faire des fagots. Le pere & la mere les voyant occupés à travailler, s'éloignerent d'eux inſenſiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un petit ſentier

détourné. Lors que ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Pouçet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendroit à la maison ; car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignés point mes freres, mon Pere & ma Mere nous ont laissés icy, mais je vous remeneray bien au logis, suivez moy seule-

ment : ils le ſuivirent, & il les mena juſqu'à leur maiſon par le même chemin qu'ils eſtoient venus dans la foreſt. Ils n'oſerent d'abord entrer, mais ils ſe mirent tous contre la porte pour écouter ce que diſoient leur pere & leur mere.

Dans le moment que le Bucheron & la Bucheronne arriverent chez eux, le Seigneur du Vilage leur envoya dix écus qu'il leur devoit il yavoit long-tems, & dont ils n'eſperoient plus

rien : Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le Bucheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avoit long-temps qu'elle n'avoit mangé, elle achepta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le soupé de deux personnes. Lors qu'il furent rassasiez ; la Bucheronne dit, helas, où sont maintenant nos pauvres enfans, ils feroient bonne chere de ce qui nous reste là ? Mais

aussi

aussi Guillaume, c'est toy qui les a voulu perdre, j'avois bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Foreſt ? Helas ! mon Dieu les Loups les ont peut-être déjà mangez ; tu es bien inhumain d'avoir perdu ainſi tes enfans. Le Bucheron s'impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre ſi elle ne ſe taiſoit. Ce n'eſt pas que le Bucheron e

fuſt peut-eſtre encore plus fâché que ſa femme, mais c'eſt qu'elle luy rompoit la teſte, & qu'il eſtoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui ayment fort les femmes qui diſent bien, mais qui trouvent trés importunes celles qui ont toûjours bien dit. La Bucheronne eſtoit toute en pleurs? Helas! où ſont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois ſi haut que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendu

ſe mirent à crier tous enſemble, nous voyla, nous voyla. Elle courut viſte leur ouvrir la porte, & leur dit en les embraſſant, que je ſuis aiſe de vous revoir, mes chers enfans, vous eſtes bien las, & vous avez bien faim; & toy Pierrot comme te voylà crotté, vien que je te débarboüille. Ce Pierrot eſtoit ſon fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il eſtoit un peu rouſſeau, & qu'elle eſtoit un peu rouſſe. Ils ſe mirent

à Table, & mangerent d'un apetit qui faiſoit plaiſir au Pere & à la Mere, à qui ils racontoient la peur qu'il avoient euë dans la Foreſt en parlant preſque toûjours tous enſemble : Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, & cette joye dura tant que les dix écus durerent ; mais lors que l'argent fut dépenſé ils retomberent dans leur premier chagrin ; & reſolurent de les perdre encore, & pour ne pas

manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la premiere fois. Ils ne purent parler de cela ſi ſecrettement qu'ils ne fuſſent entendus par le petit Poucet, qui fit ſon compte de ſortir d'affaire comme il avoit déjà fait; mais quoy qu'il ſe fut levé de bon matin pour aller ramaſſer des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maiſon fermée à double tour. Il ne ſçavoit que faire lors que

la Bucheronne leur ayant donné à chacun un morde pain pour leur déjeuné, il ſongea qu'il pourroit ſe ſervir de ſon pain au lieu de cailloux en le jettant par mietres le long des chemins où il paſſeroient, il le ſerra donc dans ſa poche. Le Pere & la Mere les menerent dans l'endroit de la Foreſt le plus épais & le plus obſcur, & dés qu'ils y furent ils gagnerent un faux fuyant & les laiſſerent là. Le petit Pouçet ne s'en chagrina pas beaucoup,

parce qu'il croyoit retrouver aiſément ſon chemin par le moyen de ſon pain qu'il avoit ſemé par tout où il avoit paſſé ; mais il fut bien ſupris lors qu'il ne put en retrouver une ſeule miette, les Oiſeaux étoient venus qui avoient tout mangé. Les voylà donc bien affligés, car plus ils marchoient plus il s'égaroient, & s'enfonçoient dans la Foreſt. La nuit vint, & il s'éleva en grand vent qui leur faiſoit des peurs épouventa-

bles. Ilcroyent n'entendre de tous côtés que des heurlemens de Loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler ny tourner la teste. Il survint une grosse pluye qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas & tomboient dans la boüe, d'où il se relevoient tout crottés, ne sçachant que faire de leurs mains.

Le petit Pouçet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvriroit rien ; ayant tourné la teste

de tous costés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui estoit bien loin par de-là la Foreſt. Il deſcendit de l'arbre; & lors qu'il fut à terre il ne vit plus rien; cela le deſola. Cependant ayant marché quelque temps avec ſes freres du coſté qu'il avoit veu la lumiere, il l'a revit en ſortant du Bois. Ils arriverent enfin à la maiſon où eſtoit cette chandelle, non ſans bien des frayeurs, car ſouvent ils l'a perdoient de veuë,

ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils vouloient, le petit Pouçet luy dit, qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'estoient perdus dans la Foreſt, & qui demandoient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous ſi jolis ſe mit à pleurer, & leur dit, helas! mes pau-

vres enfans, où eſtes vous venus ? ſçavez vous bien que c'eſt icy la maiſon d'un Ogre qui mange les petits enfans. Helas ! Madame, luy répondit le petit Pouçet, qui trembloit de toute ſa force auſſi bien que ſes freres ; que ferons nous ? il eſt bien ſeur que les Loups de la Foreſt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, ſi vous ne voulez pas nous retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce ſoit Monſieur qui

nous mange, peut-estre qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pouroit les cacher à son mary jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer & les mena se chauffer auprés d'un bon feu, car il il y avoit un Mouton tout entier à la broche pour le soupé de l'Ogre. Comme ils commençoient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte,

c'eſtoit l'Ogre qui revenoit. Auſſi toſt ſa femme les fit cacher ſous le lit & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord ſi le ſoupé eſtoit preſt & ſi on avoit tiré du vin, & auſſitoſt ſe mit à table. Le Mouton eſtoit encore tout ſanglant, mais il ne luy en ſembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, diſant qu'il ſentoit la chair fraiche. Il faut luy dit ſa femme, que ce ſoit ce Veau que je viens d'habiller que vous ſentez.

Je ſens la chair frâiche, te disje encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant ſa femme de travers, & il y a icy quelque choſe que je n'entent pas ; en diſant ces mots il ſe leva de Table, & alla droit au lit. Ah, dit il voilà, donc comme tu veux me tromper maudite femme, je ne ſçais à quoy il tient que je ne te mange auſſi, bien t'en prend d'être une vielle beſte. Voila du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de

mes amis qui doivent me venir voir ces jours icy. Il les tira de dessous le lit l'un aprés l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en luy demandant pardon, mais ils avoient à faire au plus cruël de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévoroit déjà des yeux, & disoit à sa femme que ce seroit là de friands morceaux lors qu'elle leur auroit fait une bonne sausse. Il alla prendre un grand Cou-

teau, & en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguiſoit ſur une longue pierre qu'il tenoit à ſa main gauche. Il en avoit déja empoigné un, lors que ſa femme, luy dit, que voulez vous faire à l'heure qu'il eſt, n'aurés vous pas aſſez de temps demain matin? Tay-toy, reprit l'Ogre, il en ſeront plus mortifiés. Mais vous avez encore là tant de viande reprit ſa femme, voilà un Veau deux, Mou-

tons

tons & la moitié d'un Cochon. Tu as raiſon dit l'Ogre, donne leur bien à ſouper affin qu'il ne maigriſſent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joye, & leur porta bien à ſouper, mais ils ne purent manger tant ils étoient ſaiſis de peur. Pour l'Ogre il ſe remit à boire ravis d'avoir de quoy ſi bien regaler ſes Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui luy donna un peu dans

la teſte, & l'obligea de s'aller coucher.

l'Ogre avoit ſept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites Ogreſſes avoient toutes le tein fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur pere; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu & une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'eſtoient pas encore fort méchantes; mais elles

promettoient beaucoup, car elles mordoient déja les petits enfans pour en ſuſſer le ſang. On les avoit fait coucher de bonne heure, & elles eſtoient toutes ſept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or ſur la teſte. Il y avoit dans la même Chambre un autre lit de la mêmegrandeurce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les ſept petits garçons, aprés quoi elle s'alla coucher auprés

de ſon mary. Le petit Pou-
cet qui avoit remarqué que
les filles de l'Ogre avoient
des Couronnes d'or ſur la
teſte, & qui craignoit
quil ne prit à l'O-
gre quelque remords
de ne les avoir pas é-
gorgés dés le ſoir même,
ſe leva vers le milieu de la
nuit, & prenant les bon-
nets de ſes freres & le ſien,
il alla tout doucement
les mettre ſur la teſte des
ſept filles de l'Ogre aprés
leur avoir oſté leurs Cou-

ronnes d'or qu'il mit ſur la teſte de ſes freres & ſur la ſienne, affin que l'Ogre les prit pour ſes filles, & ſes filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La choſe réüſſit comme il l'avoit penſé ; car l'Ogre s'étant éveillé ſur le minuit, eut regret d'avoir differé au lendemain ce qu'il pouvoit executer la veille, il ſe jetta donc bruſquement hors du lit, & prenant ſon grand Couteau, allons voir, dit il, comment ſe portent nos petits drolles, n'en faiſons

pas à deux fois ; il monta donc à tâtons à la Chambre de ſes filles & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous excepté le petit Pouçer, qui eut bien peur lors qu'il ſentit la main de l'Ogre qui luy taſtoit la teſte, comme il avoit taſté celle de tous ſes freres. L'Ogre qui ſentit les Couronnes d'or ; vrayment, dit il, j'allois faire là un bel ouvrage, je voy bien que je bus trop hier au ſoir. Il alla enſuite au lit

de ſes filles où ayant ſenti les petits bonnets des garçons. Ah, les voilà, dit-il nos gaillards? Travaillons hardiment; en diſant ces mots, il coupa ſans balancer la gorge à ſes ſept filles. Fort content de cette expedition, il alla ſe recoucher auprés de ſa femme. Auſſi-toſt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il reveilla ſes freres, & leur dit de s'habiller promptement & de le ſuivre. Ils deſcendirent doucement dans le Jardin, &

ſaurerent par deſſus les murailles. Ils coururent preſque toute la nuit, toûjours en tremblant & ſans ſçavoir où ils alloient. L'Ogre s'eſtant éveillé dit à ſa femme, va en la haut habiller ces petits droles d'hier au ſoir; l'Ogreſſe fût fort eſtonnée de la bonté de ſon mary, ne ſe doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillaſt, & croyant qu'il luy ordonnoit de les aller veſtir, elle monta en haut où elle fut

fut bien surprise lorsqu'elle aperçût ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanoüir (car c'est le premier expedient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.) L'Ogre craignant que sa femme ne fût trop long-temps à faire la besongne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins estonné que sa femme lors qu'il vit cet affreux spectacle. Ah, qu'ay-je fait là

s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, & tout à l'heure. Il jetta aussi-tost une potée d'eau dans le nez de sa femme, & l'ayant fait revenir, donne-moy viste mes bottes de sept lieuës, luy dit-il, afin que j'aille les attrapper. Il se mit en campagne, & aprés avoir couru bien loin de tous costés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en

montagne, & qui traverſoit des rivieres auſſi aiſément qu'il auroit fait le moindre ruiſſeau. Le petit Poucet qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils eſtoient, y fit cacher ſes ſix freres, & s'y fourra auſſi, regardant toûjours ce que l'Ogre deviendroit. L'Ogre qui ſe trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement, (car les bottes de ſept lieuës fatiguent fort leur homme,) voulut ſe repoſer, & par

hazard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'estoit cachés. Comme il n'en pouvoit plus de fatigue il s'endormit aprés s'estre reposé quelque temps, & vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien

fort, & qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil & gagnerent viste la maison. Le petit Poucet s'estant approché de l'Ogre, luy tira doucement ses bottes, & les mit aussi tost ; les bottes estoient fort grandes & fort larges ; mais comme elles estoient Fées, elles avoient le don de s'agrandir & de s'appetisser selon la jambe de celuy qui les chaussoit, de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds & à ses jambes

que ſi elles avoient eſté faites pour lui. Il alla droit à la maiſon de l'Ogre où il trouva ſa femme qui pleuroit auprés de ſes filles égorgées. Voſtre mari, lui dit le petit Poucet, eſt en grand danger, car il a eſté pris par une troupe de Voleurs qui ont juré de le tuër s'il ne leur donne tout ſon or & tout ſon argent. Dans le moment qu'ils luy tenoient le poignard ſur la gorge, il m'a aperçeu & m'a prié de vous venir avertir de l'eſtat où il eſt, &

de vous dire de me donner tout ce qu'il ☙vaillant ſans en rien retenir, parcequ'autrement il le tuëront ſans miſericorde : Comme la choſe preſſe beaucoup, il a voulu que je priſe ſes bottes de ſept lieuës que voilà pour faire diligence, & auſſi afin que vous ne croyez pas que je ſois un affronteur. La bonne femme fort effrayée luy donna auſſi-toſt tout ce qu'elle avoit : car cet Ogre ne laiſſoit pas d'eſtre fort bon mari, quoy qu'il mangeaſt les

petits enfans. Le petit Poucet eſtant donc char géde toutes les richeſſes de l'Ogre s'en revint au logis de ſon pere, où il fut receu avec bien de la joye

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'acord de cette derniere circonſtance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la verité, il n'avoit pas fait conſcience de luy prendre ſes bottes de ſept lieües, parce qu'il ne s'en ſervoit que pour cou-

rir aprés les petits enfans. Ces gens-là asſeurent le ſçavoir de bonne part, & même pour avoir bû & mangé dans la maiſon du Bucheron. Ils aſſurent que lorſque le petit Poucet eut chauſſé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il ſçavoit qu'on eſtoit fort en peine d'une Armée, qui étoit à deux cens lieües delà, & du ſuccés d'une Bataille qu'on avoit donnée. Il alla, diſent-ils, trouver le Roi, & luy dit que s'il le

souhaitoit, il luy rapporte-
roit des nouvelles de l'Ar-
mée avant la fin du jour.
Le Roi luy promit une
grosse somme d'argent s'il
en venoit à bout. Le petit
Pouçet rapporta des nou
vellesdés le soir même, &
cette premiere course
l'ayant fait connoître, il
gagnoit tout ce qu'il vou-
loit; car, le Roi le payoit
parfaitement bien pour
porterses ordres à l'Armée,
& une infinité de Dames
luy donnoient tout ce qu'il
vouloit pour avoir des nou-

velles de leurs Amans, & ce fut là ſon plus grand gain. Il ſe trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de Lettres pour leur maris, mais elles le payoient ſi mal, & cela alloit à ſi peu de choſe, qu'il ne daignoit mettre en ligne de conte, ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Aprés avoir fait pendant quelque temps le mêtier de courier, & y avoir amaſſé beaucoup de bien, il revint chez ſon pere, où il n'eſt pas poſſible dimaginer la joye qu'-

on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il achepta des Offices de nouvelle création pour son pere & pour ses freres ; & par là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa Cour en même-temps.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

MORALITE'.

ON ne s'afflige point d'avoir
beaucoup d'enfans,
Quand ils ſont tous beaux, bien-
faits & bien grands,
Et d'un exterieur qui brille;
Mais ſi l'un d'eux eſt foible ou ne
dit mot,
On le mépriſe, on le raille, on le pille,
Quelquefois cependant c'eſt ce petit
marmot
Qui fera le bonheur de toute la
famille.

FIN.

TABLE

Des Contes de ce Recüeil.

LA belle au bois dormant. page 1.

Le petit chaperon rouge. p. 47

La Barbe bleüe p. 57

Le Maistre Chat, ou le Chat Botté. pag. 83

Les Fées. pag. 105

Cendrillon, ou la petite pantoufle de verre. p. 117

Riquet à la Houppe. p. 149

Le petit Pouçet. pag. 183

Extrait du Privilége du Roy.

PAR Grace & Privilége du Roy, Donné à Fontainebleau, le 28. Octobre 1696. Signé, LOUVET, & Scelé: Il est permis au Sieur P. DARMANCOUR, de faire Imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre qui à pour titre, *Histoires ou Contes du temps passé, avec des Moralités*; & ce pendant le temps & espace de six années consecutives, avec défense à tous Imprimeurs & Libraires de Nôtre Royaume, ou autres: d'Imprimer ou faire imprimer, vendre & distribüer ledit Livre sans son consentement, ou de ceux qui auront droit de lui;

pendant ledit temps, ſur les peines portées plus au long par ledit Privilége : Et ledit Sieur P. Darmancour, à cedé ſon Privilége à Claude Barbin, pour en joüir par luy, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 11. *Janvier* 1697.

Signé, P. AUBOUIN, Syndic.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

Fautes à corriger.

PAge 12. & qui jugea, *liſez* & jugeant.
page 31. qu'il n'y eut, *liſez* qu'il euſt.
page 46. ſemble encore, *liſez* ſemble encor.
page 60. que partis, *liſez* que parties.
page 104. le jeuneſſe, *liſez* la jeuneſſe.
page 106. pour la dette, *liſez* pour la cadette. page 116. l'onneſteté, *liſez* l'honneſteté. page 121. nos deux Damoiſelles, *liſez* nos deux Demoiſelles.

CON
TES